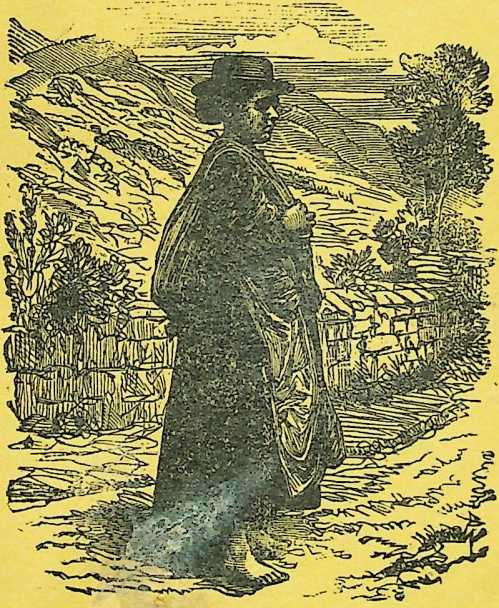
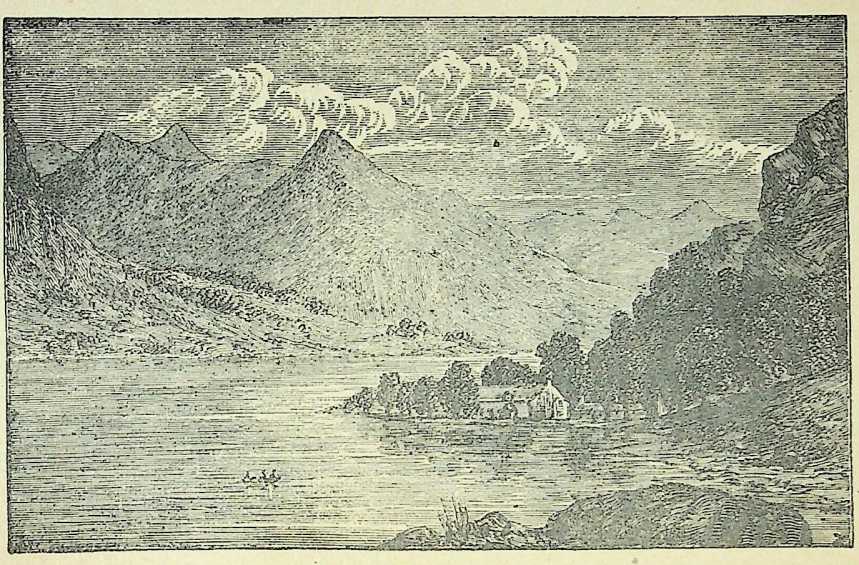
Marie Jones et sa Bibles





église de LLANYCiL (Sépulture du Rév. Thomas Charles).



*Et sa Bible*

Traduit par Gve MONOD Jor

HISTOIRE AUTHENTIQUE

SOCIÉTÉ BIBLIQUE

BRITANNIQUE ET ÉTRANGÈRE

58, rue de Clichy

Paris-90

LES BONS SEMEURS

56, rue Vauvenargues

Paris-18c

PRÉFACE DES ÉDITEURS

Ce petit livre raconte comment la pins

petite des semences est devenue le plus

grand des arbres. FeuM. William Coles,

de Dorking, qui fut jusqu’à la fin un

fidèle et généreux ami de la Société bibli­

que britannique et étrangère, s’était ap­

pliqué à réunir tous les renseignements

possibles sur les commencements de

cette Société. C’est sur son initiative que

les administrateurs du collège de Bala

ont offert la Bible de Mary Jones à la

bibliothèque de la Société biblique à Lon­

dres, où l'on peut la voir aujourd’hui.

M. Coles désirait avant tout que cette

**8 PRÉFACE**

histoire fût écrite sous une forme qui pût

intéresser les enfants, et bien qu’il n’ait

pas vécu assez longtemps pour voir ce

petit livre, il a pu, sur son lit de mort,

en approuver le plan. Peu de jours avant

sa fin, il écrivait à ce sujet : « Voici la

réalisation d’un de mes plus chers désirs.

Peut-être ne verrai-je le livre que du

haut de la cité céleste; mais alors je

serai avec Christ, et je connaîtrai toutes

choses. »

N’oublions pas ceux qui, avec M. Char-

. les, de Bala, ont contribué à la fondation

de la Société biblique. Le révérend Tho­

mas Jones, de Creaton, mérite une men­

tion spéciale. C’est lui qui fut ce « pas­

teur du pays de Galles » dont Owen

parle dans son *Histoire de la Société*

comme ayant pris à tâche, pendant plus

de douze années, d’éveiller l’attention

des chrétiens sur la pénurie de Bibles

dont souffrait le pays de Galles.

**PRÉFACE**

**9**

Bénis soient-ils, lui et ceux qui ont tra­

vaillé comme lui ! Mais, avant eux et

avant tous, bénissons Celui qui a mis au

cœur de ses serviteurs de créer ce vaste

organisme qui distribue le pain de vie

aux multitudes affamées. -

***Société biblique britannique et étrangère.***

**1er Décembre 1882.**

9

MARY JONES

**ET**

SA BIBLE

CHAPITRE PREMIER

**AU PIED DE LA MONTAGNE**

11 serait difficile de trouver un coin de

terre plus séduisant et plus pittoresque que

la vallée qui s’étend au pied du mont Cader-

Idris, et dans laquelle se trouve le petit vil­

lage de Llanfihangel-y-Pennant.

Elle est dominée par les majestueux som­

mets du Cader-Idris, avec ses rochers, ses

précipices, ses sentiers à pic ; au loin, à

l’ouest, miroitent les eaux de la baie de Car­

digan, où l’œil est fasciné par le spectacle

des vagues luttant entre elles pour se briser

et se reformer sans cesse.

**12 MARY JONES ET SA BIBLE**

La montagne, la baie, la vallée sont res­

tées telles qu’elles étaient il y a cent ans. Le

voyageur d’aujourd’hui, comme ceux des

temps passés, s’arrête pour admirer. Mais

pendant que la nature demeure toujours la

même, ou du moins ne subit que d’imper­

ceptibles transformations, l’homme, ce te­

nancier de la terre qui est à l’Eternel, naît,

vit et meurt, laissant à peine après lui un

souvenir.

Perdus dans la contemplation de ce ma­

gnifique paysage, nous cherchons à faire re­

vivre par la pensée les gens qui habitaient

autrefois ces rustiques chaumières du village

de Llanfîhangel ; nous aimerions à connaître

leur histoire, leurs habitudes, leurs travaux

et leurs luttes, leurs peines et leurs joies.

C’est à ceux que de telles questions inté­

ressent que nous voudrions raconter à quoi

Llanfîhangel doit d’être célèbre, et pourquoi

ce petit village est tenu en grand honneur

dans le Royaume-Uni. De son sol est sortie

une plante qui, avec le temps, est devenue un

grand arbrè étendant ses branches sur toute

la terre, arbre de vie dont les feuilles sont

pour la guérison des nations.

**AU PIED DE LA MONTAGNE**

**13**

Nous sommes en 1792 ; les ombres du soir

enveloppent Llanfîhangel ; la saison est avan­

cée ; un vent glacial siffle dans les arbres et

les dépouille de leurs feuilles, naguère si

vertes et si fraîches, et qui, desséchées,

s’amoncellent maintenant dans le fond du

vallon. La lune, voilée, entourée de nuages

épais qui font l’effet d’un second Cader-Idris

fantastique, s’est levée et projette un pâle

rayon sur une ligne de rochers dont les té­

nèbres environnantes font ressortir la blan­

cheur.

La fenêtre d’une des plus pauvres chau­

mières du village est seule éclairée ; un feu

de brousailles sèches achève de se consumer

dans l’âtre, pendant qu’une chandelle de ré­

sine jette sa clarté vacillante sur un métier

derrière lequel un tisserand est assis. Un

banc, deux ou trois chaises, un buffet gros­

sier et une table de cuisine forment, avec le

métier, tout l’ameublement de la pièce. Une

femme de quarante à cinquante ans est de­

bout, enveloppée d’un manteau et coiffée du

grand chapeau à forme conique, encore en

usage dans le pays de Galles.

— Je regrette beaucoup que tu ne puisses

**14 MARY JONES ET SA BIBLE**

pas venir, Jacob, dit-elle ; on aura de la peine

à se passer de toi. Mais le Seigneur qui nous

accorde ces réunions pour faire du bien à

nos âmes est aussi Celui qui t’a envoyé cette

indisposition ; prenons donc patience en at­

tendant qu’il lui plaise de te guérir.

— Tu as raison, femme, et je n’ai pas à

me plaindre, puisque je ne suis pas réduit

à l’oisiveté, répondit Jacob Jones. Il y a bien

des gens plus malheureux que moi. Mais

qu’attends-tu, Molly? tu seras en retard ;

il doit être plus de six heures.

— J’attends cette enfant qui est allée cher­

cher la lanterne, dit Mary Jones, que son

mari appelait familièrement « Molly », pour

la distinguer de leur fille, dont le nom était

aussi Mary.

Jacob sourit.

— Au fait, la lanterne! Elle ne sera pas

de trop par cette nuit si noire. Tu as bien

fait d’habituer Mary à s'en servir; car, sans

cela, elle ne pourrait pas aller aux réunions,

et elle prend un tel intérêt à toutes les cho­

ses de ce genre.

— C’est vrai; et nous n’avons plus grand’

chose à lui enseigner en fait de ce que ra­

**AU PIED DE LA MONTAGNE**

**15**

conte la Bible. Que Dieu la bénisse! Mais la

voilà !

— Tu as été bien longue à trouver cette

lanterne, petite, et nous ferons bien de nous

hâter si nous ne voulons pas être en retard.

La petite Mary regarda sa mère d’un air

joyeux :

— Oui, mère, j’ai été longue, parce qu’il

m’a fallu courir jusque chez le voisin Wil­

liam pour lui emprunter sa lanterne. La nô­

tre ne ferme plus bien et se serait certaine­

ment éteinte avec le vent terrible qui souffle

ce soir.

— Mais il fait clair de lune, dit Mme Jones,

et j’aurais pu me passer de la lanterne.

— Peut-être bien, maman! mais alors il

m’aurait fallu rester à la maison, et j’aime

tant aller à ces réunions!

— Je le sais de reste, fillette. Allons, en

route! Adieu, Jacob.

— Adieu, père bien-aimé ! Je voudrais que

tu pusses venir aussi ! s’écria Mary courant

à son père pour lui donner un baiser.

— Dépêche-toi, petite, et aie soin de bien

écouter pour pouvoir tout raconter à ton

vieux père quand tu reviendras.

**16**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

La porte s’ouvrit ; une bouffée d’un vent

glacial s'engouffra dans la chambre, et Mary

et sa mère s’élancèrent bravement dehors.

La lune venait de disparaître derrière un

gros nuage. Mary tenait la lanterne de façon

à éclairer la route, sur laquelle il eût été té­

méraire de s’engager sans ce secours dans

'une pareille obscurité.

— « Ta Parole est une lampe à mon pied

et une lumière à mon sentier », disait Mmo Jo­

nes en tenant serrée la main de sa fille.

— C’est justement à quoi je pensais, reprit

l’enfant. Je voudrais connaître beaucoup de

passages comme celui-là !

— Nous t’en apprendrions volontiers da­

vantage, ton père et moi ; mais voilà bien

des années que nous les avons appris nous-

mêmes; nous n’avons pas de Bible, et notre

mémoire n’est plus ce qu’elle était autrefois.

Après une assez longue marche par de

mauvais chemins, elles atteignirent enfin la

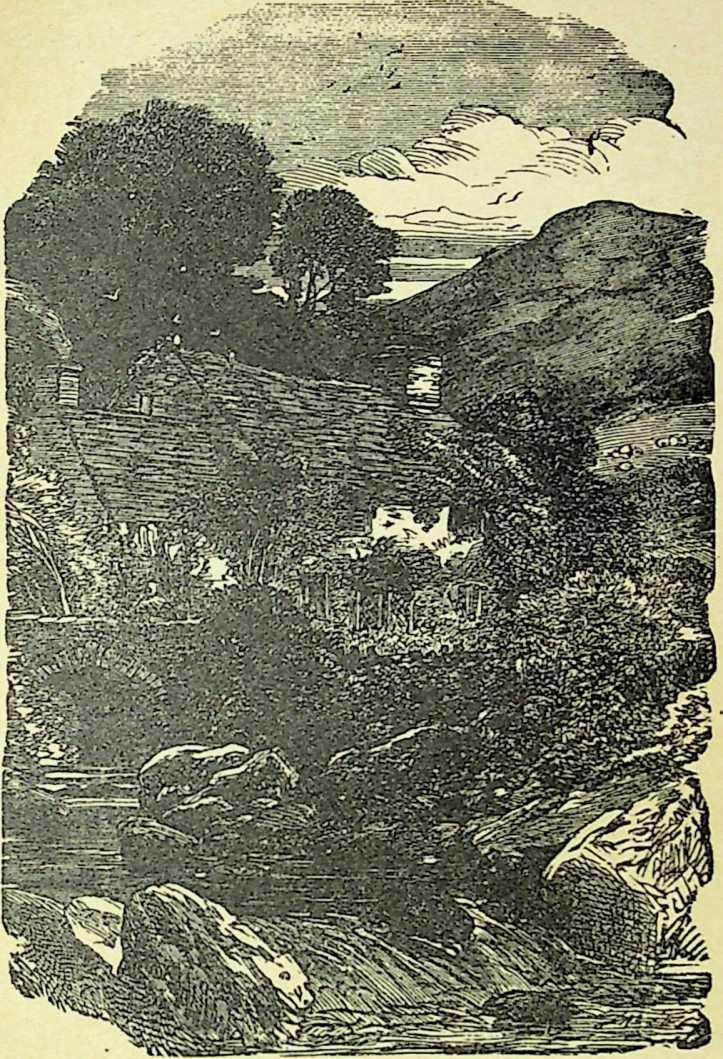
petite maison où les membres de l’église

méthodiste avaient l’habitude de se réunir.

Le service était commencé ; mais le bon

fermier Evans leur fit place sur son banc,

et leur indiqua le numéro du psaume qu’on



**CHAUMIÈRE DU PAYS DE GALLES.**

**AU PIED DE LA MONTAGNE**

**19**

chantait. Mary était la seule enfant présente;

mais elle avait une tenue si sérieuse, un air

si recueilli et si respectueux, que personne,

en la regardant, n’eût pu avoir l’idée qu’elle

n’était pas là à sa place. Les membres de

l'église, habitués à ces réunions, avaient

fini par considérer cette petite fille comme

étant des leurs et l’accueillaient avec plaisir.

La réunion terminée, Mary, après avoir

rallumé sa lanterne, se disposait à partir avec

sa mère, lorsque le fermier Evans posa sa

large main sur l’épaule de l’enfant en disant :

— Eh bien, petite personne, tu es un peu

•bien jeune pour des réunions de ce genre;

mais le Seigneur a besoin d’agneaux autant

que de brebis, et il est heureux quand les

agneaux entendent sa voix de bonne heure,

même dès leurs plus jeunes années!

Le brave homme caressa tendrement l’en­

fant, et, après son départ, il eut longtemps

devant les yeux cette figure sérieuse, calme

et douce, dont tous les traits semblaient pré­

sager un avenir béni.

— Mère, pourquoi n’avons-nous pas une

Bible à nous? demanda la petite Mary en

trottinant sa lanterne à la main.

**20**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

— Parce que les Bibles sont rares, enfant,

et que nous sommes trop pauvres pour en

acheter. G’est un honnête métier que celui de

tisserand, mais on n’y fait pas fortune ; nous

sommes déjà bien heureux quand nous ga­

gnons de quoi nous procurer le nécessaire.

Et puis, rappelle-toi qu’il y aune chose beau­

coup plus précieuse encore que de posséder

ce livre : c’est d’en avoir les enseignements

et les préceptes gravés *dans le cœur.* Ceux

qui connaissent l’amour de Dieu et qui le

sentent ont appris la plus grande vérité que

la Bible puisse leur enseigner, et ceux qui

se confient en leur Sauveur pour obtenir le

pardon et la paix, et s’assurer, au bout du

voyage, la vie éternelle, ceux-là peuvent être

certains que le Maître ne cessera jamais de

leur faire connaître sa volonté, et doivent

attendre patiemment qu’il la leur révèle.

— Tu as attendu si longtemps, mère, que

tu en a pris l’habitude; mais, pour moi, c’est

plus difficile. Chaque fois que j’entends lire

quelque portion de la Bible, j’ai envie d’en

savoir davantage, et je le désirerai bien plus

encore quand je saurai lire.

Mme Jones allait répondre lorsqu’elle tré-

**AU PIED DE LA MONTAGNE**

**21**

bûcha contré une grosse pierre et tomba,

heureusement sans se faire de mal. Mary

avait été si absorbée dans la conversation

qu’elle avait oublié de tenir la lanterne de

façon à éclairer la route, et sa mère n’avait

pas vu la pierre.

— Ma chère enfant, dit Molly en se re­

levant avec quelque peine, ce qui doit nous

préoccuper avant tout, c’est l’accomplis­

sement de notre devoir présent et immé­

diat. Une chute, tu vois, peut nous donner

une bonne leçon. La Parole de Dieu elle-

même, lampe à nos pieds et lumière à notre

sentier, ne nous empêchera pas de tomber

souvent, si l’usage que nous en faisons n’est

pas judicieux, et si elle ne dirige et n’ins­

pire, jusque dans ses moindres détails, notre

vie de tous les jours. Rappelle-toi bien cela,

ma petite Mary.

Et la petite Mary s’en souvint. Elle prouva

' dans la suite qu’elle avait compris la leçon,

— leçon bien élémentaire et donnée par une

servante du Seigneur bien simple et peu

cultivée, mais leçon que l’enfant conserva et

repassa dans son cœur.

CHAPITRE II

**« LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE »**

Chez les pauvres gens, il faut que chacun

travaille pour gagner le pain de tous ; aussi

le temps est-il précieux et les enfants ap­

prennent-ils de bonne heure à se rendre

utiles.

Nous avons connu bien des fillettes de six

ans déjà chargées du soin d’un frère ou

d’une sœur plus jeune encore : beaucoup

d’enfants de cet âge font des commissions,

de petites emplettes, et rendent par là de

réels services.

Il en était ainsi dans la famille de Jacob

Jones. Jacob et Molly étaient tisseurs de

laine, industrie très répandue dans le pays

de Galles. Une grande partie des soins du

**LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE**

**23**

ménage retombait donc sur Mary. A l’âge où

les enfants des parents riches s’amusent avec ‘

des poupées et des images, notre fillette

balayait, époussettait, nettoyait, bêchait, ce

qui ne l’empêchait pas de tisser aussi à l’oc­

casion.

C’était elle qui donnait à manger aux pou­

les; elle avait aussi la charge des œufs, et

les serrait avec soin, après les avoir plus

souvent trouvés dans des endroits bizarres

que dans les paniers préparés pour les rece­

voir.

C’était elle encore qui s’occupait de la

ruche, sans jamais avoir peur des abeilles.

Puis, quand elle avait terminé la besogne la

plus pressée, elle s’asseyait sur un petit ta­

bouret, près du foyer en hiver, sur le pas

de la porte en été, et là elle s’escrimait à

confectionner ou à réparer quelque vête­

ment, en fredonnant un vieil air gallois, ou

en répétant les textes qui l’avaient frappée et

qui s’étaient gravés dans sa bonne petite

mémoire.

Pendant les chaudes et paisibles soirées

d’été, l’enfant allait s’asseoir dans un en­

droit d’où elle pouvait contempler la masse

**24 MARY JONES ET SA BIBLE**

imposante du Gader-Idris; elle aimait à voir,

sur les flancs de la montagne, les jeux de la

lumière et de l’ombre à mesure que le soleil

descendait à l’horizon. Le spectacle de la na­

ture l’impressionnait vivement; elle évoquait

dans son imagination enfantine le souvenir

des vieux récits de la Bible que ses parents

lui avaient racontés ou qu elle avait entendu

lire à la chapelle.

Tantôt le Gader-Idris était cette montagne

du pays de Morija sur laquelle le patriarche

se rendit pour obéir à l’ordre douloureux

qu’il avait reçu de l'Eternel. Mary, alors,

fixant ses grands yeux noirs sur les masses

rocheuses, croyait voir le vénérable Abraham

et son fils, chargé du bois pour l’holocauste

et gravissant péniblement la pente escarpée.

Puis, l’impression de la réalité devenait

plus vive, et, dans la brise qui caressait sa

joue, l’enfant surprenait l’écho de la voix du

vieillard répondant à Isaac : « Mon fils,

Dieu se pourvoira lui-même de l’agneau pour

l’holocauste. »

Une autre fois, la scène changeait. C’était

le soir, et le Gader-Idris, noyé dans la

brume, apparaissait comme la montagne sur

**LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE 25**

laquelle le Sauveur se retirait pour prier.

Loin des foules que sa parole avait captivées,

loin des disciples mêmes qu’il aimait si ten­

drement, Jésus était là, seul, en présence du

père, priant après les luttes et les tristesses

de la journée.

« Oh ! si seulement j’avais vécu dans ce

temps-là », pensait en soupirant la petite

Mary, « combien je l’aurais aimé, lui ! et

peut-être qu’il m’aurait instruite comme il

instruisait ceux qui le suivaient de lieu en

lieu, sans savoir qu’il était le Christ; mais

je crois que moi je l’aurais su, parce que je

l’aurais aimé. »

Ce n’était pas seulement sur la montagne

que Mary plaçait les scènes de l’histoire

sainte ou les récits évangéliques. La longue-

et étroite vallée que domine Llanfihangel

descend vers la mer, et l’atteint à un endroit

nommé Towyn. Parfois l’enfant se dirigeait

de ce côté ; assise sur le rivage, elle prome­

nait ses regards sur les eaux bleues de la

baie de Cardigan, et son esprit s’envolait

vers le lac de Tibériade. Elle voyait le Sau­

veur marcher sur les flots ou les apaiser

d’une parole ; ou bien encore monter dans

3

**26**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

une barque et parler aux multitudes anxieu­

ses qui se pressaient sur le rivage pour re­

cueillir ses enseignements.

On voit que les impressions reçues par

Mary étaient profondes et durables. Encore

enfant, elle donnait déjà des preuves évi­

dentes que son caractère était sérieux et

énergique, son esprit ouvert, son cœur chaud

et aimant. Or, de même qu’aux premières

pousses on reconnaît la famille et le nom

d’une plante, de même on discerne dans

l’enfant le caractère et les tendances de

l’homme fait.

Un après-midi, pendant que Jacob et sa

femme étaient assis à leurs métiers et que

Mary raccommodait un vieux vêtement, un

léger coup se fit entendre à la porte et

Mme Evans entra. C’était la femme du bon

fermier, femme aimable, bonne, distinguée ;

presque tous les villageois de Llanfihangel

la respectaient et l’aimaient.

— Bonjour, mes amis, dit-elle gaiement.

Comment allez-vous, Jacob? Pas trop bien,

je le crains, puisqu’on ne vous a pas vu ces

derniers temps... Vous avez bonne mine,

Molly, et vous aussi, ma petite Mary-Trotte-

**LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE**

**27**

Menu, comme je vous appelais quand vous

étiez encore bébé et que vous couriez sur

vos petites jambes aussi vite que beaucoup

d’enfants plus âgés que vous. Je vous vois

encore! Une vraie petite souris. Mais vous

ne faisiez plus ni mouvement ni bruit lors­

qu’il s’agissait d’écouter votre père racontant

une histoire, surtout une histoire de la Bible.

Daniel et les lions, David et Goliath, Pierre

dans la prison : c’étaient vos récits préférés.

Et Joseph et ses frères, donc! Seulement,

vous pleuriez lorsque ces méchants jetaient

Joseph dans la fosse et venaient faire à

Jacob l’odieux mensonge qui lui brisa le

cœur.

— Elle aime toujours autant ces histoi­

res-là, Madame, dit Jacob Jones en arrêtant

son métier, ou plutôt elle les aime encore

davantage. 11 est bien regrettable que je

n’aie pas les moyens de la faire instruire.

Figurez-vous qu’elle ne sait pas encore lire,

et elle a huit ans.

— Oh! si je pouvais apprendre! s’écria

Mary, rouge de confusion et les yeux pleins

de larmes. C’est vraiment affreux de ne pas

savoir lire ! Si je savais, je lirais toute seule

**28**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

toutes ces histoires, et je n’ennuierais per­

sonne pour me les faire raconter.

— Tu oublies, Mary, que nous n’avons

pas de Bible, dit Molly, et que nous ne pou­

vons pas en acheter une aussi longtemps

qu’elles sont si rares et si chères.

— C’est, en effet, bien fâcheux, reprit

Mmo Evans. Mon mari me disait précisément

l’autre jour que tout le monde est frappé de

cette pénurie de Bibles en langue galloise.

Les personnes mêmes qui pourraient les payer

n’en trouvent qu’à grand’peine et sont obli­

gées de les faire venir de loin. Nous espérons

pourtant que, si on l’en presse, la Société de

Londres pour la propagation des connais­

sances chrétiennes en imprimera bientôt.

— Avec tout cela, ma bonne Madame Jones,

j’oublie, en causant, le but de ma visite, qui

était de vous demander si vous aviez des œufs

frais. J’ai reçu une commande considérable,

et mes poules pondent si peu en ce moment

que je n’arrive pas au nombre voulu. J’en

ramasse bien quelques-uns par-ci, par-là,

mais je n’en ai pas assez.

— C’est l’affaire de Mary, dit Molly; elle

s’occupe plus que moi des poules et des œufs.

**LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE 29**

Mary n’avait pas fait un point à son ou­

vrage depuis qu’on parlait Bibles auprès

d’elle; ses joues en feu, ses yeux brillants

disaient assez combien la conversation l’in­

téressait. Quand elle s’entendit interpeller

par sa mère, elle tressaillit comme prise en

faute et courut hors de la chambre. Elle re­

vint avec une douzaine d’œufs. Mme Evans les

paya, les mit dans son panier, caressa amica­

lement la joue de Mary et se disposa à partir:

— Petite, dit-elle à Mary, comme celle-ci

l’accompagnait jusqu’à la porte, écoute bien

ceci : lorsque tu sauras lire, si tu n’as pas

encore de Bible, tu pourras venir à la ferme

aussi souvent que tu voudras pour lire dans

la nôtre ; — si tant est que la course ne soit

pas trop longue pour toi.

— Mais il n’y a que deux milles (1), ce n’est

rien ! répondit la vaillante petite fille en je­

tant un coup d’œil sur ses pieds nus. J’irais

plus loin que cela pour avoir un si grand

plaisir, Madame.

Puis elle ajouta avec un léger trèmblement

dans la voix :

(1) Le mille anglais équivaut à 1.609 mètres. Deux milles

représentent donc trois kilomètres un quart environ.

**30 MARY JONES ET SA BIBLE**

— C’est-à-dire que je serai bien contente

de le faire, si jamais je puis apprendre à lire.

— Bon courage, ma fille, Les gens de ta

trempe ne sont pas faits pour rester igno­

rants, reprit Mm° Evans d’un ton gai et en­

courageant. Le Seigneur qui produit en toi

ce désir, le satisfera, sois-en sûre. Quand

les foules qui suivaient Jésus avaient faim,

il ne les renvoyait pas à vide, bien que per­

sonne n’eût pu prédire comment il les nour­

rirait. Il prendra soin que tu reçoives aussi

le pain de vie, en dépit des difficultés présen­

tes. Adieu, et que Dieu te bénisse, enfant !

Et la bonne M”‘ Evans, faisant un signe

amical au tisserand et à sa femme, embrassa

Mary et monta dans la petite voiture attelée

d’un poney qui l’attendait sur la route.

Mary, debout sur le seuil, suivait des yeux

la visiteuse jusqu’à ce qu’elle fût hors de vue.

Puis, avant de refermer la porte, elle se

recueillit un instant et fit monter au ciel

cette prière :

« O Seigneur! Toi qui donnais du pain aux

multitudes qui avaient faim, toi qui instrui­

sais et bénissais les plus ignorants, fais que

je puisse m’instruire moi aussi! »

**LA SEULE CHOSE NÉCESSAIRE 31**

Puis elle rentra et reprit son ouvrage,

résolue, si Dieu exauçait sa prière et la met­

tait en état de lire sa Parole, à faire tout ce

qu’elle pourrait pendant tout le cours de sa

vie, pour aider les autres comme elle-même

aurait été aidée.

La suite de cette histoire nous montrera

comment la petite Mary tint sa résolution.

CHAPITRE III

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE**

Deux ans s’étaient écoulés depuis la visite

de Mme Evans, et l’exaucement de la prière

de Marie semblait plus éloigné que jamais.

L’enfant vaquait à ses devoirs journaliers

avec un savoir-faire et une persévérance au-

dessus de son âge, et sa mère pouvait se

décharger sur elle de bien des occupations

qui, en général, ne sont pas du ressort des

enfants. Mary avait moins de temps à con­

sacrer à la rêverie; sod imagination con­

tinuait bien à transporter sur le Cader-Idris

les scènes et les récits bibliques, mais ses

loisirs étaient plus rares. Elle accompagnait

toujours sa mère aux réunions, et ce con­

tact habituel avec des personnes âgées, joint

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE 33**

à l’absence des compagnes de son âge, avait

donné à cette enfant un extérieur si sérieux

et des manières si graves, qu’elle eût fait

l’effet d’appartenir encore à l’ancien régime,

si les habitants de Llanfihangel avaient su

ce que c’était que l’ancien régime, et en quoi

il différait des temps modernes.

Jacob Jones revint un soir d’Abergynol-

wyn, petit village à deux milles de Llanfî-

hangel, où il était allé vendre le drap que

Molly et lui avaient fabriqué pendant les

derniers mois.

Jacob avait marché presque toute la jour­

née, mais il ne paraissait pas fatigué. La

joie brillait dans ses yeux, et c’est avec le

sourire sur les lèvres qu’il entra et prit sa

place accoutumée près du foyer.

Mary, dont le regard observateur saisis­

sait toujours le moindre changement sur les

traits ou dans la manière d’être de son père,

s’élança vers lui et le regarda fixement.

— Qu’y a-t-il, père? demanda-t-elle, — et

ses beaux yeux profonds semblaient vouloir

lire dans les yeux du tisserand. Tu as quel­

que bonne nouvelle à nous annoncer, sans

quoi tu n’aurais pas cet air-là.

**34**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

— Voyez donc la petite sorcière ! dit ten­

drement Jacob, en attirant vers lui sa fille

et en l’asseyant sur ses. genoux. Elle est as­

sez fine pour deviner que son père a quel­

que chose à dire.

— Est-ce que cela me concerne ? demanda

Mary, en caressant la figure de son père.

;— Cela te concerne plus que personne, ma

fillette, et ta mère et moi ensuite.

— Qu’est-ce que ce peut bien être? dit

Mary à voix basse, sa curiosité étant tout à

fait éveillée.

— Mais tu nous fais griller d’impatience !

ajouta Mmo Jones; qu’est-ce donc?

— Eh bien ! que dirais-tu, ma femme, si

notre fille, ici présente, devenait une per­

sonne instruite, sachant lire, écrire, comp­

ter, et bien d’autres choses encore que ses

parents n’ont jamais sues?

— Oh ! père !

Et la petite Mary qui, dans son agitation,

avait glissé à terre, se trouvait debout de­

vant Jacob, muette, tremblante, les mains

jointes.

Son père la regarda quelque temps sans

parler, et reprit :

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE**

**35**

— Oui, petite, on ouvre une école à Aber-

gynolwyn ; le maître est déjà désigné, et

puisque ma petite Mary n’a pas peur de

faire deux milles à pied, elle ira à l’école,

où elle s’instruira le plus possible.

— Oh ! père !

— Ah ça ! combien de « Oh ! père ! » allons-

nous entendre? fit Jacob en éclatant de rire.

Je pensais bien que tu serais contente, ma

fille, et je ne me trompais pas. Qu’en dis-tu?

Il y eut un silence, puis la réponse arriva,

prononcée d’une voix étranglée, mais vi­

brante de joie :

— Si je suis contente, père ! Ah ! oui, cer­

tes, puisque je pourrai enfin apprendre à lire

la Bible.

Soudain une pensée lui vint, qui fit passer

comme un nuage sur sa figure rayonnante.

— Mais, murmura-t-elle, maman ne pourra

peut-être pas se passer de moi ?

— Me passer de toi? dit Mm6 Jones. Oui,

ma chérie, je le ferai. J’aurai de la peine, je

l’avoue, à me tirer d’affaire sans l’aide de

mon bras droit. Mais pour ton bien, ma fille,

j’accepterais de plus dures nécessités que

celle-là.

**36**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

— Chère, bonne mère! s’écria Mary, en

l’entourant de ses bras et en la couvrant de

baisers. Je ne veux pourtant pas que tu tra­

vailles trop et que tu te fatigues. Je me lève­

rai une ou deux heures plus tôt, et je ferai

pour toi tout ce que je pourrai, avant de

partir pour l’école.

Et l’enfant reprit son ouvrage, le cœur

débordant de joie, et remerciant le Seigneur

qui exauçait sa prière et allait lui permettre

de ne pas grandir dans l’ignorance.

•— Je suis allé voir la salle où se tiendra

l’école, dit Jacob, et devinez qui j’y ai ren­

contré? Ni plus ni moins que M. Charles, de

Bala, en personne. J’avais souvent entendu

parler de lui, mais je ne l’avais jamais vu,

et j’ai été bien content de faire enfin sa con­

naissance.

— Quelle sorte d’homme est-ce? demanda

Molly.

— Eh bien, il doit avoir de quarante à

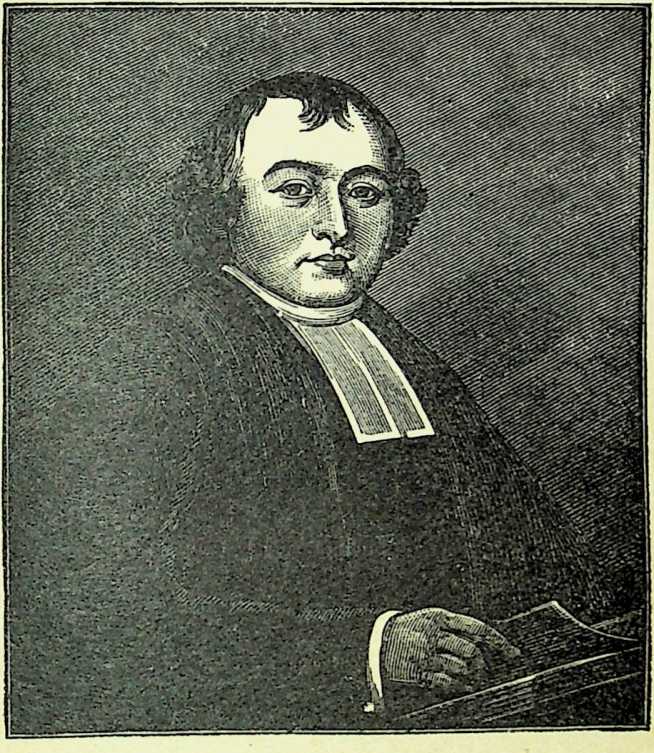
cinquante ans ; il a un grand front qui dénote

une haute intelligence et une grande puis­

sance de travail. Son sourire est comme un

rayon de soleil; cela vous va au cœur et

vous réchauffe. Maintenant que je l’ai vu et



**LE RÉVÉREND THOMAS CHARLES, DE BALA**

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE 39**

entendu parler, je comprends qu’il fasse tant

de bien. Il paraît qu’il va de tous les côtés

afin d’établir partout des écoles pour les

enfants pauvres qui, sans cela, n’auraient

aucun moyen de s’instruire.

— Comme moi, murmura Mary,

— Et qui est le maître qui doit diriger

l’école d’Abergynolwyn? demanda Molly.

— Il s’appelle John Ellis, à ce que j’ai

entendu dire, répondit Jacob. On ajoute que

c’est un homme excellent et admirablement

qualifié pour sa tâche. J’espère qu’on ne se

trompe pas.

— Et quand l’école doit-elle s’ouvrir?

— J’ai cru comprendre que ce serait dans

trois semaines environ. Et maintenant, Mary,

si tu peux, après cette grande nouvelle, don­

ner encore une pensée aux choses matériel­

les, tu feras bien de t’occuper du souper, car

je suis à jeun depuis midi.

Les trois semaines qui suivirent ce mémo­

rable entretien parurent plus longues à Alary

Jones que les trois plus longs mois qu’elle

eût jamais traversés. Dévorée d’impatience,

l’enfant n’accomplissait plus aussi gaiement

et aussi régulièrement qu’autrefois ses de­

**40**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

voirs de ménagère : sa pensée était ailleurs,

et son cœur s’abandonnait tout entier à son

ardent désir, si près d'être réalisé.

Un soir, Molly dit à son mari : — Si les

choses devaient continuer ainsi, Jacob, j’ai­

merais presque mieux qu’il n’eût jamais été

question d’école. Cette enfant en a perdu la

tête et vit comme dans un rêve. Que sera-ce

quand l’école sera ouverte? Je n’ose y penser.

— Ne te tourmente pas, ma bonne femme,

répliqua Jacob en souriant. Cela s’arrangera.

Ne vois-tu pas que cette active petite cervelle

avait besoin d’aliment, et que la perspective

qui s’ouvre devant elle la met à l’envers?

Mais, lorsqu’elle aura trouvé sa voie, tout ira

bien, à la maison comme à l’école. Elle n’a

que dix ans, après tout, et je ne suis pas

fâché, pour ma part, de constater qu’elle est

encore enfant sous bien des rapports, cette

petite vieille personne !

Enfin, ces trois longues semaines passè­

rent ; et l’ouverture de l’école marqua une

ère nouvelle dans l’existence de Mary.

Ayant faim et soif d’instruction, l’enfant

trouva dans ses leçons une exquise jouis­

sance. Ce qui pour d’autres constituait un

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE 41**

ennui était son seul plaisir ; elle y mettait

une telle ardeur qu’elle était presque tou­

jours à la tête de sa classe, et qu’en très peu

de temps elle sut lire et écrire.

Le maître, qui discernait vite le caractère

et les aptitudes de ses élèves, fut frappé des

dispositions de Mary, et l’encouragea de son

mieux à profiter des ressources que lui

offrait l’école. La petite fille répondit à ses

bontés par un travail et une attention que

rien ne rebutait.

Pendant que l’intelligence se développait,

le cœur et le sens pratique ne restaient pas

en arrière. Molly Jones n’avait plus rien à

reprocher à sa fille dans l’accomplissement

de ses devoirs de ménagère. L’enfant se •

levait de bonne heure, faisant l’ouvrage de

la maison avant le déjeuner, et aidait encore

sa mère après son retour de l’école, ne se

réservant que le temps nécessaire à la pré­

paration de ses leçons du lendemain.

A l’école, tout le monde l’aimait, grâce à

son bon caractère et à l’empressement qu’elle

mettait à rendre service en toute occasion.

Aucune de ses camarades n’était jalouse de

ses succès.

4

**42**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

Un matin, une petite fille arriva à l’école

toute en larmes. Un gros chien lui avait arra­

ché le petit sac dans lequel elle portait son

repas, et elle se voyait réduite à jeûner tout

le jour. Quelques-unes des élèves se mirent

à rire :

— C’est bien fait ! C’est ta faute. H fallait

faire attention.

D’autres lui dirent :

— Petite poltronne ! Tu aurais dû courir

après le chien, et rattraper ton déjeuner.

Mary s’approcha de la petite, lui dit quel­

ques mots à l’oreille, essuya ses yeux, em­

brassa ses joues mouillées de larmes, et

voilà l’enfant souriante et heureuse comme

si rien de fâcheux ne fût arrivé. A midi,

Mary et sa petite amie s’assirent ensemble

dans un coin, et plus de la moitié des provi­

sions de Mary prit le chemin de la bouche

de son amie. Les camarades regardaient,

un peu honteuses sans doute de ce que

Mary Jones, seule, avait pensé à une chose

si simple et ne demandant qu’un peu de

renoncement. Mais la leçon ne fut pas per­

due, et à dater de ce jour, l’influence de

Mary se fit sentir dans l’école. Les progrès

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE**

**43**

rapides qu’elle faisait dans ses études lui

fournissaient l’occasion de développer les

précieuses qualités du cœur qui s’étaient

manifestées chez elle dès sa plus tendre

enfance. Ainsi, un jour, au moment de quitter

l’école, elle aperçut dans un coin de la salle

déjà vide un petit garçon qui avait un livre

ouvert sur les genoux, une ardoise et un

crayon à côté de lui. Les larmes du pauvre

petit coulaient sur son devoir inachevé, et il

était évidemment plongé dans un profond

désespoir. Faute d’avoir travaillé pendant la

classe ou d’avoir écoulé l’explication, il lui

fallait rester après les autres pour faire le

devoir négligé.

Ce jour-là, Mary avait mal a la tête, et il

lui tardait de rentrer chez elle ; mais la vue

de cette petite figure baignée de larmes

chassa à l’instant toute pensée personnelle.

Comme les voix des autres enfants s’éloi­

gnaient, elle traversa la salle, et se pencha

par-dessus l’épaule du petit.

— Eh bien ! mon pauvre Robbie, qu’y a-t-il?

demanda-t-elle de sa voix douce et tendre.

Oh! c’est cette addition qui t’embarrasse! Je

ne puis pas la faire à ta place, tu sais ; ce

**44 MARY JONES ET SA BIBLE**

serait tromper le maître; mais je vais t’ex­

pliquer- comment il faut s’y prendre, et je

suis sûre que tu en viendras à bout.

En disant cela, Mary prenait un petit mor­

ceau de chiffon, nettoyait l’ardoise et tail­

lait le crayon.

— Maintenant, regarde bien. Je vais copier

les chiffres comme ils sont dans le livre.

Encouragé de la sorte, Robbie fut très at­

tentif, et, avec un peu d’aide, il eut bientôt

terminé son devoir.

Mary partit, la tête fatiguée, mais le cœur

léger, heureuse d’avoir déjà pu se rendre

utile avec le peu qu’elle savait.

L’ouverture d’une école du dûnanche sui­

vit de près celle de l’école de semaine. Dès

le premier jour, Mary y prenait place, et son

regard brillant, son air attentif témoignaient

de l’intérêt que la leçon avait pour elle et

de son désir de s’instruire.

Ce même soir, après la réunion, au mo­

ment où la femme du fermier, la bonne

Mm° Evans, se disposait à partir, elle sentit

une main se poser sur son bras, et une voix

bien connue lui dit :

**DES TÉNÈBRES A LA LUMIÈRE**

**45**

— Pardon, Madame, pourrais-je vous de­

mander quelque chose ?

— Certainement, fillette; de quoi s’agit-il?

— Il y a deux ans, Madame, vous avez eu

la bonté de me dire que, lorsque je saurais

lire, vous me permettriez d’aller à la ferme

pour lire dans votre Bible.

— Je me le rappelle parfaitement. Eh

bien ! mon enfant, est-ce que tu sais lire

maintenant ?

— Oui, Madame, et je suis élève de l’école

du dimanche, où l’on me donne des leçons à

apprendre; et si vous vouliez être assez

bonne pour me permettre de venir à la ferme

une fois par semaine, — peut-être le samedi,

qui est jour de congé, —je ne pourrais ja­

mais assez vous remercier.

— Pas besoin de remerciements,, ma pe­

tite ; viens, et tu seras la bienvenue. Je t’at­

tendrai samedi prochain, et que le Seigneur

te fasse trouver dans l’étude de sa Parole

une grande bénédiction !

Mme Evans tint un moment la main de Mary

dans la sienne, puis elle monta dans sa voi­

ture, et le petit cheval partit à fond de train,

comme s’il eût deviné que le vieux fermier

**46 MARY JONES ET SA BIBLE**

Evans, cloué dans son lit par des rhumatis­

mes, était impatient de voir rentrer sa

femme.

CHAPITRE IV

**OBSTACLE SURMONTÉ**

La ferme de M. Evans était une vraie cu­

riosité archéologique. La maison d’habitation

débordait un peu de tous les côtés; on ne

voyait que saillies et enfoncements bizarres,

ouvertures invraisemblables aux endroits où

on les eût le moins attendues. Et pourtant,

l’ensemble de cette singulière construction

vous laissait une impression de confortable

que ne donnent pas toujours au même degré

des édifices beaucoup plus élégants et des

résidences bien plus correctement agencées.

Derrière la maison étaient les hangars, les

étables, la basse-cour, les écuries et le parc

à cochons ; plus loin, l’enclos pour les daims,

**48 MARY JONES ET SA BIBLE**

l’aire et un petit champ fermé qu’on appelait

la « prairie-hôpital, » parce qu’on y mettait

au vert les animaux malades.

Quant au fermier, nous avons fait sa con­

naissance il y a deux ans, lors de sa conver­

sation avec Mary. Il était toujours le même :

bon, honnête, actif, craignant Dieu, n’ou­

bliant jamais dans le travail et les soucis de

chaque jour ce qu’il devait au souverain Dis­

pensateur de tous les biens, qui envoie sa

pluie pour arroser la semence et son soleil

pour faire mûrir la moisson. Il n’avait pas

la mauvaise habitude qu’ont beaucoup de

fermiers, de murmurer contre la Providence

s’il pleuvait sur les foins avant que ceux-ci

fussent rentrés, ou si un orage subit couchait

ses blés à terre avant qu’on y eût mis la fau­

cille. Il ne se plaignait pas lorsqu’une épi­

démie décimait le petit troupeau dont il était

fier à juste titre, et emportait quelqu’une de

ces magnifiques bêles qui ont rendu fameux

« les moutons du pays de Galles », si appré­

ciés sur les tables anglaises. Bref, il était

content de ce que le Seigneur lui donnait,

et il disait avec Job, lorsqu’une calamité

le frappait : « Quoi ! nous recevons de Dieu

**OBSTACLE SURMONTÉ**

**49**

le bien et nous ne recevrions pas aussi le

mal ! »

Nous connaissons déjà Mmo Evans, et quand

nous aurons dit qu’elle était d’un précieux

secours à son mari dans les affaires tempo­

relles aussi bien que dans les spirituelles,

nous aurons complété son portrait.

Ce digne couple avait trois enfants. L’aî­

née, une fille déjà grande, était le bras droit

de sa mère. Les deux autres, — des gar­

çons, — fréquentaient une école primaire à

deux milles de distance ; c’étaient des en­

fants robustes, pleins d’entrain, bien élevés,

droits et honnêtes comme leurs parents.

Telle était la famille où Mary, ainsi qu’il

avait été convenu, se rendit le samedi sui­

vant. Est-il besoin de dire qu’elle y fut reçue

avec beaucoup d’atfection et de cordialité ?

Elle se sentit d’abord un peu dépaysée. La

ferme lui paraissait bien imposante auprès

des modestes habitations qu’elle avait vues

jusqu’alors ; il y régnait une atmosphère de

bien-être et de confort tout à fait inconnue

dans l’humble chaumière de Jacob Jones, où

tout était d’une simplicité voisine de la pau­

vreté. Mais la timidité de Mary disparut -en-

**50**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

fièrement dès qu’elle eut franchi le seuil et

que le baiser maternel de Mœ° Evans lui eut

fait sentir qu’elle était chez des amis.

— Allons, entre, ma petite, dit l’excellente

femme, en l’amenant dans la vieille et hos­

pitalière cuisine, où la bouilloire chantait,

où l’air était imprégné de l’odeur d’un gâ­

teau qui se confectionnait pour le thé.

Chauffe-toi d’abord, et puis tu iras au salon

lire la Bible. As-tu un crayon et du papier

pour prendre des notes ?

— Oui, Madame, merci, répondit Mary.

Pendant quelques minutes, elle se récon­

forta devant un bon feu, puis elle fut intro­

duite dans le salon, où, posé sur la table

du milieu, respectueusement recouvert d’une

serviette blanche, se trouvait le précieux

volume.

Il ne faudrait pas conclure du soin qu’on

en prenait que cette Bible ne servît pas sou­

vent. On la lisait soir et matin, et le fermier

n’aimait rien tant que de lire le saint volume

et de se pénétrer de ses enseignements, lors­

qu’il avait un moment de libre.

— Je sais que je n’ai pas besoin de te re­

commander d’avoir grand soin de notre Bi-

**OBSTACLE SURMONTÉ 51**

ble, Mary, et d’en tourner les pages douce­

ment, dit Mmo Evans ; je me fie à toi pour

cela. Et maintenant, mon enfant, je te laisse.

Quand tu auras appris ta leçon pour diman­

che et lu ce que tu voudras, tu viendras à la

cuisine et tu prendras une tasse de thé avant

de te remettre en route.

Sur ce, la femme du bon fermier disparut,

et Mary, toute tremblante d’émotion et de

joie, se trouva, pour la première fois de sa

vie, seule en face d’une Bible.

Après avoir ôté la serviette, qu’elle plia

avec soin, l’enfant ouvrit lentement le livre

au chapitre cinquième de saint Jean, et ses

yeux tombèrent sur ces mots : « Sondez les

Ecritures ; car c’est par elles que vous croyez

avoir la vie éternelle, et ce sont elles qui

rendent témoignage de moi. »

Ce fut pour Mary comme si une voix d’En-

Haut lui faisait directement entendre cet ordre.

— Oui, s’écria-t-elle, je veux obéir ! Je

sonderai et j etudierai de tout mon pouvoir !

Oh ! si seulement j’avais une Bible à moi !

Ce n’était là qu’une aspiration sans portée,

semblait-il. Et pourtant, de même qu’une

simple note peut être le prélude d’une œuvre

**52 MARY JONES ET SA BIBLE**

grandiose et magistrale dont la puissante

harmonie remplira le monde, de même, ce

soupir d’un humble cœur d’enfant devait

avoir pour résultat d’amener des millions

d’âmes à la lumière de la Parole de Dieu.

Oui, en vérité, Dieu a choisi les choses fai­

bles du monde pour réaliser ses desseins et

accomplir sa volonté. Nous voyons ici une

fois de plus les petites causes produire de

grands effets, — si grands que l’éternité seule

en révélera la valeur.

Après avoir appris sa leçon pour le lende­

main, Mary eut sa part d’un copieux repas,

puis elle prit congé de ses aimables hôtes et

se mit en route pour retourner chez elle, la

tête pleine d’une idée fixe, qui aboutit à cette

résolution : « *Il faut* que j’aie *ma* Bible. »

— Oui, répéta-t-elle tout haut, il faut que

j’en aie une, dussé-je pour cela économiser

sou par sou pendant dix ans.

Noël arriva, et avec lui les vacances pour

Mary et ses jeunes compagnes; mais notre

fillette aurait vraiment regretté d’interrompre

son travail de l’école si elle n’avait formé le

projet de profiter de ses loisirs pour *gagner*

de quoi acheter une Bible.

**OBSTACLE SURMONTÉ**

**53**

Sans négliger ses devoirs à la maison, elle

trouva moyen de s’employer de temps en

temps pour les voisins, et de gagner ainsi

quelques centimes ; au milieu de cette po­

pulation pauvre, les centimes étaient d’un

usage courant. C’était un enfant à surveiller

pendant que la mère était au lavoir ; du bois

sec et des broussailles à ramasser; de vieux

effets à raccommoder pour une mère de fa­

mille surchargée de travail et heureuse de

reconnaître ce service par une petite gratifi­

cation.

Chaque sou, chaque centime étaient dépo­

sés dans une tirelire grossière fabriquée par

Jacob. Cette tirelire était placée sur une ta­

blette à la portée de Mary, et chaque fois

que notre fillette y introduisait les petites

pièces de cuivre qu’elle avait bien *gagnées,*

son cœur se remplissait de joie; elle calculait

combien de temps il faudrait encore pour que

toutes ces petites pièces réunies formassent

la somme — malheureusement bien grosse —

qui serait nécessaire pour l’achat d’une Bible.

Vers cette époque, la bonne M“e Evans,

connaissant le désir de l’enfant et voulant lui

venir en aide, lui fit présent d’un beau coq

**54**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

et de deux poules. La pauvre Mary ne trou­

vait pas de mots pour exprimer sa joie et sa

reconnaissance.

— Ma chère enfant, lui dit Mm0 Evans, je

veux t’aider à acquérir ta Bible, parce que je

t’aime et que je suis heureuse de te faire

plaisir. Quand tes poules pondront, au prin­

temps, tu vendras les œufs, qui seront bien

ta propriété, et tu feras de l’argent ce que tu

voudras. Je devine sans peine où tu le met­

tras, ajouta la bonne dame en souriant.

Toutefois, la première pièce blanche que

Mary eut la joie de déposer dans sa boîte lui

vint bien avant que les poules eussent pondu,

et d’une façon assez digne de remarque. Elle

revenait un soir d’un village voisin où son

père l’avait envoyée faire une commission,

quand son pied heurta un objet sur la route ;

s’étant baissée, elle ramassa une grosse

bourse en cuir. Tandis qu’elle se demandait

à qui ce trésor pouvait bien appartenir, sur­

vint un homme qui marchait lentement et

paraissait chercher quelque chose ; il leva les

yeux sur Mary, qui le reconnut tout de

suite ; c’était le beau-frère de M. Evans, le

fermier Greaves.

**OBSTACLE SURMONTÉ 55**

— Bonsoir, Mary Jones, dit-il. Vous me

voyez bien en peine. En revenant du marché,

j’ai perdu ma bourse, et...

— Votre bourse! s’écria Mary; je viens

justement d’en trouver une ; est-ce la vôtre?

— Oui, vraiment, ma chère enfant, c’est

bien ma bourse, et je vous suis fort obligé.

Mais attendez donc, ajouta-t-il en voyant que

Mary continuait sa route; je veux vous don­

ner une bagatelle pour vous récomp..., je

veux dire pour vous remercier.

Tout en parlant, il avait pris dans sa

bourse un schelling tout neuf (1). De la part

d’un homme ;qui venait de rentrer en posses­

sion d’une bourse bien garnie, le présent

n’avait rien d’exagéré ; toutefois, voulant

mieux marquer, sans doute, qu’il n’entendait

pas *payer* le service qu’on lui rendait, le

bonhomme substitua au schelling une pièce

de six pence (2) et la tendit à Mary. Celle-ci,

tout heureuse, prit sa course jusqu’à la mai­

son pour aller serrer dans sa tirelire cette

précieuse pièce d’argent, destinée à rester

(1) Un franc vingt-cinq centimes.

(2) Soixante centimes.

**56**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

là pendant de longues années parmi beau­

coup de menues pièces de cuivre.

Les congés de Noël finis, Mary reprit ses

leçons à l’école et recommença ses visites

hebdomadaires à la ferme pour étudier la

Bible, en vue de l’école du dimanche. Aussi

des semaines se passèrent-elles sans qu’il

fût possible de grossir d’un seul sou son

trésor.

Il lui arrivait quelquefois de rentrer tard

le samedi, et alors sa mère se tourmentait

facilement à son sujet, sachant que Mary

avait l’habitude de prendre des sentiers de

traverse, et que ces sentiers, très praticables

lejour, devenaient difficiles, dangereux même,

la nuit. Or, en plein hiver, la nuit vient de

bonne heure.

Molly et Jacob Jones étaient assis, un soir,

attendant leur fille. La vieille pendule avait

déjà sonné huit heures ; jamais l’enfant n’était

rentrée si tard.

— Notre Mary devrait être de retour, Ja­

cob, dit enfin Molly, rompant un long silence

que troublait seul le bruit du métier de

Jacob : il fait noir comme dans un four, et il

il n’y a pas de lune à espérer ce soir. Les

**OBSTACLE SURMONTÉ 57**

chemins de traverse sont mauvais, et Mary

n’est pas fille à prendre la grande route si

elle a un sentier plus court à sa portée. Vrai­

ment, elle est bien en retard. Pourvu qu’il

ne lui soit rien arrivé de fâcheux !

Et Molly, que l’inquiétude gagnait,se leva,

ouvrit la porte, et prêta l’oreille.

— Ne t’inquiète pas, Molly, dit Jacob en

arrêtant son métier: puisque Mary fait une

chose bonne, Celui qui la lui a mise au cœur

saura bien garder son départ et son arrivée

maintenant et à jamais.

Jacob parlait avec sérieux et sur ce ton de

conviction qui réconfortait toujours sa

femme. Au même instant, un pas léger se fit

entendre à la porte, et Mary entra, tout ex­

citée par sa course, les yeux brillants et

rayonnant d’une joie qui se refléta bien vite

sur le visage de ses parents.

— Eh bien ! petite, qu’as-tu appris au­

jourd’hui? demanda Jacob. Sais-tu bien ta

leçon pour dimanche?

— Oui, père, et quelle belle leçon ! C’est

elle et M. Evans qui m’ont retenue si long­

temps.

— Comment cela? demanda Molly. Nous

5

**>58 MARY JONES ET SA BIBLE**

avons été sérieusement inquiets à ton sujet,

mon enfant.

— Il ne faut pas s’inquiéter, mère chérie,

dit la petite avec quelque chose de la paisible

assurance de son père. Dieu savait ce que je

faisais, et il m’a gardée de tout mal. Oh !

père, plus je lis la Bible, plus je désire

mieux connaître le Seigneur! Je n’aurai de

repos que lorsque je posséderai une Bible.

Mais, en attendant, je rapporte une grosse

portion de celle de M. Evans.

— Mary ! Que dis-tu là? Tu n’as pas fait

pareille chose? s’écria Molly, effrayée.

— Je parle de ce que j’en rapporte dans

ma tête, mère chérie, reprit l’enfant, et

aussi dans, mon cœur, ajouta-t-elle plus

bas.

— Et quelle est cette portion? dit Jacob.

— Le chapitre septième de saint Matthieu.

La leçon allait du verset 1 au verset 12;

mais c’était si facile et si beau que je n’ai

pas pu m’arrêter, et j’ai appris tout le chapi­

tre. Je finissais lorsque M. Evans est venu

me demander si je comprenais bien ce que je

lisais. Je lui ai montré quelques versets qui

m’embarrassaient et il a eu la bonté de me

**OBSTACLE SURMONTÉ 59**

les expliquer. Si vous voulez, je vous récite­

rai ce chapitre.

Jacob repoussa son métier et s’assit au

coin de la cheminée, à sa place habituelle;

Molly prit son tricot, et Mary, assise sur un

tabouret aux pieds de son père, récita le cha­

pitre d’un bout à l’autre, sans une faute,

sans la moindre hésitation, et d’un ton qui

montrait à quel point elle comprenait et ap­

préciait la vérité si magnifiquement révélée.

— Femme, dit Jacob à Molly, quand

Mary fut couchée, écoute bien ceci. Cette en­

fant ne mourra pas sans avoir fait de grandes

choses pour le Seigneur. Ne vois-tu pas com­

ment le Bon Berger conduit et nourrit son

agneau dans de gras pâturages et le long des

eaux tranquilles? Lorsqu’elle récitait ce ver­

set : « Demandez et vous recevrez », j’ai vu

ses yeux briller, ses joues se colorer, et j’ai

bien compris qu’elle pensait à sa Bible. Je

suis sûr qu’elle prie pour cela bien plus que

nous ne le pensons. Et le Seigneur l’exau­

cera quelque jour. Oui, Molly, notre fille

aura sa Bible.

CHAPITRE V

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES**

Les influences qui s’exercèrent autour et

à l’égard de Mary Jones pendant ses années

d’école furent assurément bien diverses ; mais

toutes contribuèrent à former son caractère, à

accroître encore chez elle l’étonnante énergie

de volonté et la rectitude de jugement qu’elle

avait toujours possédées à un degré rare.

En même temps, sa nature tendre et aimante

continuait à la faire chérir de tous ceux qui

l’approchaient.

Son maître, John Ellis, était un instruc­

teur consciencieux et habile ; et nous avons

lieu de supposer qu’il eut largement part au

développement intellectuel et moral d’une

élève intéressante à ce point par son intelli-

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES**

**61**

gence toujours en éveil et son ardent désir

de s’instruire.

Mais les années passèrent, et le jour vint

où John Ellis fut envoyé dans un autre champ

de travail. U eut pour successeur un homme

dont il ne sera pas inutile de raconter ici

l’histoire, car il se trouva être l’instituteur

de Mary Jones au moment où survint un

événement de grande importance, dont on

trouvera le récit dans le chapitre suivant.

Il s’appelait Lewis Williams. Parti de très

bas et d’un état de complète ignorance, il

avait su acquérir une grande influence et

une popularité étendue. D’abord indifférent

et sans piété, il fut amené à la crainte de

Dieu et devint un chrétien sincère et distin­

gué.

Il était de petite taille, et ce que nous sa­

vons de son intelligence et de ses aptitudes

nous permet de supposer qu’elles n’avaient

rien de remarquable. Mais il rachetait son

manque de culture intellectuelle par une vo­

lonté de fer et par l’inébranlable résolution

de ne jamais se laisser décourager. Il était

né à Pennal en 1774. Ses parents étaient

pauvres; c’est tout ce que l’on sait d’eux.

**62 MARY JONES ET SA BIBLE**

Gomme beaucoup d’autres garçons du vil­

lage, il était violent et indiscipliné, et s’at­

tirait sans cesse des réprimandes par ses

incartades. Mais lorsqu’il eut atteint l’âge

de dix-huit ans, il assista un jour à une réu­

nion de prières où un M. Jones, de Mathafarn,

lut et commenta le chapitre cinquième de

l’épître aux Romains. La Parole de Dieu

éveilla dans le cœur fermé de Lewis Williams

le sentiment du péché ; à partir de ce mo­

ment, il se produisit en lui un changement

qui s’accentua de plus en plus, jusqu’à ce

qu’il fût devenu un sincère et fidèle chrétien.

A l’occasion de sa réception comme mem­

bre de la petite église de Cumllinian, on lui

posa cette question :

— Si Jésus-Christ vous ordonnait de faire

quelque chose pour lui, le feriez-vous?

— Oh ! oui, répondit-il. *Quoi que ce soit*

que Jésus m’ordonne, je le ferai *immédiate­*

*ment.*

Cette réponse explique le succès dont ses

efforts— on le verra — furent constamment

couronnés.

Tel fut le début de la vie religieuse de cet

homme extraordinaire.

**FIDÈLE DANS L.ES PETITES CHOSES 63**

Quelques années après, se trouvant à Try-

chiad, près de Llanegryn, il fut frappé de

l’ignorance des enfants de ce village, et, brû­

lant du désir d’entreprendre quelque œuvre

spéciale et directe pour son Père céleste, il

prit la résolution de fonder une école tlu di­

manche, et, si possible, d’ouvrir des cours

les soirs de semaine, pour apprendre à lire

aux garçons.

Cette pensée, très bonne assurément, n’au­

rait pourtant rien eu de particulièrement

remarquable si Lewis Williams eût reçu

lui-même une éducation quelconque. Mais

jamais de sa vie il n’avait été à l’école ; il ne

lisait même pas couramment. Aussi, l’idée

d’instruire les autres pouvait-elle à bon droit,

de sa part, paraître assez étrange.

Pourtant, le vieux proverbe a dit vrai :

Ce qu’on *veut,* on le peut ; l’exemple de

Lewis Williams en est une preuve de plus.

Grâce à son indomptable énergie et à sou

courage, l’école lut bientôt ouverte, et il

commença à enseigner l’alphabet aux tout

petits en l’adaptant à un air connu. Qua­

rante ans plus tard, le docteur Mofïat de­

vait appliquer, avec grand succès, aux pe-

**64 MARY JONES ET SA BIBLE**

tits Béchuanas le même système de leçons

chantées.

Mais Lewis Williams, pour être un vrai

maître d’école, ne pouvait pas s’en tenir à

instruire les tout petits ; et pourtant, s’il

s’en prenait à de plus grands garçons, il

allait se trouver en face d’un obstacle pres­

que insurmontable, qui aurait à bon droit ef­

frayé de moins braves que lui : ne pas savoir

lire lui-même, ou du moins ne savoir lire ni

couramment ni correctement!

Douloureusement conscient de ce qui lui

manquait, il avait l’habitude, avant de com­

mencer l’école du dimanche ou les classes

du soir, d’aller trouver une brave femme,

Betty Evans, qui savait bien lire. Il prépa­

rait sous sa direction les leçons qu’il allait

donner, en sorte que le maître n’était en

réalité que de quelques heures en avance sur

ses élèves.

Williams invitait quelquefois les élèves

d’une école supérieure du voisinage à venir

lire et conférer avec lui. Avec beaucoup de

tact et d’habileté, il s’arrangeait de façon à

mettre sur le tapis les sujets qu’il devait

traiter dans son école. On peut juger de l’at-

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES 65**

tention qu’il prêtait à la lecture et à la dis -

cussion ! Le sens et la prononciation des

mots les plus difficiles lui étaient ainsi ré­

vélés, et son esprit se familiarisait avec ce

qu’il désirait apprendre. Aucun de.ces jeunes

gens ne soupçonnait que l’homme qui les

avait invités, qui parlait si peu et écoutait

si attentivement, était lui-même un élève qui

apprenait d’eux à analyser les phrases et à

prononcer les mots dont il aurait à se servir

le lendemain.

Les leçons commençaient toujours par la

prière ; mais comme le maître avait affaire à

une troupe de garçons passablement sauva­

ges, il avait adopté un système assez sin­

gulier pour fixer leur attention pendant ce

moment-là. Familier avec les exercices mi­

litaires depuis qu’il avait été à l’armée, il

faisait exécuter à ses élèves une série de

mouvements, puis tout à coup : « Halte !

attention !» — et il prononçait une courte et

simple prière.

Tandis que Lewis Williams travaillait ainsi

à Llanegryn, cherchant à amener des âmes

au Sauveur et à préparer les esprits à le re­

cevoir, M. Charles, de Bala, ayant à pré-

**66 MARY JONES ET SA BIBLE**

sider une réunion de membres de son église

d’Abergynolwyn, arriva un soir à Bryncrug

et passa la nuit dans la maison d’un nommé

John Jones, maître d’école de l’endroit.

En s’entretenant avec son hôte, M. Char­

les lui demanda s’il ne connaîtrait pas une

personne capable de prendre la direction

d’écoles qu’il venait de fonder dans le voi­

sinage. John Jones répondit qu’il avait en­

tendu parler d’un jeune homme de Llane-

gryn qui instruisait les enfants les soirs de

semaine et le dimanche.

— Mais, ajouta le maître d’école, on as­

sure qu’il ne sait pas lire lui-même, et j’ai

peine à comprendre comment il peut ensei­

gner quelque chose.

— Pas possible! s’écria M. Charles. Com­

ment enseignerait-il ce qu’il ne sait pas lui-

même?

— Il paraît pourtant bien que tel est le cas,

répondit John Jones.

M. Charles manifesta un vif désir de faire

la connaissance d’un instituteur aussi extraor­

dinaire, et le lendemain, notre jeune maître

d’école, prévenu par John Jones, fit son

apparition. Son costume campagnard, ses

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES 67**

manières un peu communes, ne semblaient

guère appartenir à un pédagogue.

— Eh bien ! mon ami, lui dit M. Charles

sur ce ton affectueux qui lui gagnait tous les

cœurs, — on me dit que vous dirigez une

école là-bas à Llanegryn, le dimanche et les

soirs de semaine, pour apprendre à lire aux

enfants. Avez-vous beaucoup d’élèves?

— Oui, Monsieur; j’en ai trop pour mes

moyens.

— Et... apprennent-ils quelque chose à

vos leçons? demanda M. Charles avec intérêt,

mais en réprimant mal un sourire.

— Je crois, Monsieur, qu’il y en a quel­

ques-uns qui apprennent, répondit humble­

ment le jeune instituteur, comme accablé par

le sentiment de sa propre ignorance.

— Comprenez-vous l’anglais?

— Quelques mots à peine, Monsieur ;

juste ce que j’ai retenu de mon temps de

service.

— Mais vous lisez couramment le gallois?

— Non, Monsieur; je le lis avec diffi­

culté ; mais je fais de mon mieux pour

apprendre.

— Avez-vous fréquenté une école avant de

**68**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

commencer à enseigner? demanda M. Char­

les de plus en plus surpris et intéressé.

— Non, Monsieur, je n’ai jamais mis les

pieds dans une école.

— Mais alors, ce sont vos parents qui

vous ont appris à lire?

— Non, Monsieur; mes parents ne savaient

pas lire.

M. Charles ouvrit sa Bible au premier cha­

pitre de l’épître aux Hébreux, et pria Lewis

Williams de lire quelques versets. Le jeune

homme obéit ; déchiffrant avec beaucoup de

lenteur et d’hésitation, se trompant plusieurs

fois, il put à peine aller jusqu’au bout du

premier verset.

— Cela suffit, mon garçon, dit M. Charles ;

mais ce qui m’intrigue, c’est que vous réus­

sissiez à apprendre-à lire à vos élèves. —

Comment vous y prenez-vous donc?

Le jeune homme, ainsi mis en demeure,

expliqua la méthode dont il usait pour rece­

voir, puis pour donner l’enseignement. Il dit

comment il mettait l’A B C en musique ; il

parla des leçons qu’il se faisait donner par

Betty Evans, des lectures et des dissertations

des grands garçons de l’école supérieure, de

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES G9**

sa façon de faire manœuvrer ses petits sol­

dats.

A mesure que Lewis Williams avançait

dans sa confession (car le récit qu’il faisait

lui paraissait bien en être une), M. Charles,

avec son rare esprit de discernement, était

plus frappé de l’étonnante grandeur morale

cachée sous l’humble apparence du narrateur.

Il sentait que cet humble disciple du Sauveur

avait appliqué toutes ses forces à faire valoir

son seul talent au service du Maître, et que,

pour faire de lui un ouvrier de premier ordre,

il suffirait de l’aider à développer les qualités

qui dormaient en lui.

Il lui conseilla de se placer pendant quel­

que temps sous la direction de John Jones,

et d’acquérir par là ce qui lui manquait

pour devenir maître à son tour.

Trois mois durant, Lewis Williams suivit

les conseils de M. Charles : ce furent là les

seuls moments de sa vie qu’il passa à l’école.

Mais il n’eut garde de cesser de s’instruire

lorsqu’il quitta John Jones. Chaque heure

dont il pouvait disposer était d'avance ré­

servée à l’étude; il voulait se mettre en me­

sure d’être employé dans une des écoles que

**70 MARY JONES ET SA BIBLE**

M. Charles s’était chargé d’organiser et de

surveiller. Pour se perfectionner dans l’art de

la lecture, il fréquentait les églises du voi­

sinage, et écoutait comment les pasteurs li­

saient et parlaient. Enfin, son vœu le plus cher

fut réalisé. En 1799, — il avait alors vingt ans

— M. Charles le nomma à un poste rétribué

d’instituteur dans une de ses écoles. Un an

plus tard, il fut envoyé à Abergynolwyn, où

il trouva Mary Jones au nombre de ses élèves.

Pendant les années qui suivirent, il fonda

de nombreuses écoles, et en releva plusieurs

qui périclitaient. Il finit même par se con­

sacrer à la prédication, poussé par son zèle

pour le service du Maître, et par son ardent

désir que tous parvinssent à la connaissance

de la vérité.

Il mourut dans sa quatre-vingt-huitième

année, entouré de l’affection et de la recon­

naissance de tous ceux, en grand nombre,

auxquels il slétait rendu utile.

Mais il est temps de revenir à Mary Jones,

qui avait presque seize ans lorsque Lewis

Williams prit la direction de l’école d’Aber-

gynolwyn.

Mary Jones était alors une vaillante fillette

**FIDÈLE DANS LES PETITES CHOSES**

**71**

pleine de vie et d’ardeur, aussi sérieuse et

aussi active qu’autrefois. Sa ferme résolution

d’acheter une Bible n’avait pas faibli un seul

instant. Durant six longues années, elle avait

mis chaque sou de côté, se refusant toutes

les petites douceurs que sa pauvreté rendait

doublement attrayantes à son âge. Elle avait

continué ses visites à la ferme, et pendant

qu’elle étudiait la Bible en vue de l’école, son

désir de posséder le saint Livre de Dieu s’é­

tait presque transformé chez elle en passion.

Elle pensait souvent à la joie qu’elle éprou­

verait à pouvoir *tous les jours* lire et appren­

dre quelque portion des Ecritures : — « Mais

cela viendra quand j’aurai *ma Bible.* Même

s’il faut attendre bien longtemps encore, le

moment viendra ! » Et alors, à genoux près

de son lit, elle priait ainsi : « Bon Sauveur,

fais que ce moment vienne bientôt! »

Gomme on peut bien le penser, Mary fai­

sait l’orgueil et la joie de ses parents. Plus

que jamais, elle se rendait utile à la maison

et était le bras droit de sa mère. Et son père,

lorsqu’il rencontrait le regard intelligent et

heureux de sa fille, lorsqu’il l’entendait réci­

ter sa leçon pour l’école, ou répéter les ex­

**72 MARY JONES ET SA BIBLE**

plications qu’elle avait retenues, remerciait

Dieu dans son cœur de lui avoir donné une

brave enfant qui marchait dans sa crainte,

et priait pour qu’en grandissant elle devînt

une bénédiction pour tous ceux avec lesquels

elle se trouverait en rapport.

CHAPITRE VI

**EN ROUTE**

— Oh ! maman ! papa ! voyez donc !

Mme Evans vient de me payer ce qu’elle me

devait, et c’est bien plus que je ne croyais, et

j’ai de quoi acheter ma Bible!... Je suis si

contente que je ne peux pas le croire!

Ce fut en poussant cette joyeuse excla­

mation que Mary rentra un jour au logis,

revenant de la ferme.

Jacob arrêta son métier et tendit les deux

mains a sa fille :

— Vraiment, Mary? Au bout de six ans

d’attente et d’épargne? Eh bien, Dieu soit

béni, ma fille ! C’est lui qui, le premier, a

mis ce désir dans ton cœur, et c’est lui qui

t’a donné la patience et le courage de tra­

6

**74**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

vailler pour obtenir ce que tu désirais. Qu'il

te bénisse, mon enfant...

Et Jacob posa solennellement la main sur

la tête de sa fille en ajoutant à voix basse :

« Et elle sera bénie ! »

— xMais, dis-moi, père chéri, reprit Mary

après un moment de silence, où puis-je ache­

ter ma Bible? Il n’y en a point ici, ni à Aber-

gynolwyn.

— Je n’en sais rien. Mary; mais notre

pasteur, William Huw, te le dira. Tu feras

bien d’aller le voir demain pour le lui de­

mander.

Le lendemain, Mary se rendit à Llechweld

auprès de William Huw et lui posa cette

question, pour elle d’une importance si ca­

pitale. Mais sa réponse fut qu’il était impos­

sible de trouver un exemplaire de la Bible

(même de la version galloise publiée l’année

précédente), autre part qu’à Bala, chez

M. Charles; il ajouta même qu’il était fort à

craindre que toutes les Bibles reçues de Lon­

dres par M. Charles n’eussent été vendues

ou promises depuis longtemps.

Ce n’était guère encourageant, et Mary

rentra chez elle attristée, mais n’ayant pour­

**EN ROUTE**

**75**

tant pas perdu tout espoir. Il était fort pos­

sible, pensait-elle, que M. Charles eût encore

une Bible disponible.

La distance à franchir était longue : plus

de vingt-cinq milles; et Mary ne connaissait

pas la route. Elle n’avait jamais vu M. Char­

les, dont la célébrité même l’effrayait un peu ;

mais tous ces obstacles n’ébranlèrent pas sa

ferme résolution.

Jacob et Molly, à cause de la distance,

ne furent pas tout d’abord d’avis que Mary

fît seule à pied la course de Bala ; mais ils se

rendirent peu à peu à son désir. Le bon Ja­

cob disait à sa femme :

— Si c’est le Seigneur qui répond à nos

prières et qui conduit cette enfant, comme

nous lui avons demandé de le faire, il ne

nous appartient pas de nous opposer à sa

sagesse.

Mary obtint donc la permission de faire le

voyage tant désiré. Elle alla trouver une voi­

sine, lui exposa son projet et la pria de lui

prêter une besace pour rapporter son trésor,

si elle parvenait à l’acquérir. La voisine, sen­

sible aux mille petites attentions que Mary

àvait eues pour elle et pour ses enfants, sai­

**76 MARY JONES ET SA BIBLE**

sit avec joie l’occasion qui lui était offerte

de lui témoigner sa • reconnaissance et sa

sympathie ; elle remit la besace à la jeune fille

et lui souhaita bon succès avec un : « Dieu

vous accompagne ! » qui partait du cœur.

On était au printemps de 1800. Lajournée

promettait d’être magnifique. Debout avant

l’aube, Mary procédait à sa toilette avec un

soin inaccoutumé. N’était-ce pas le jour fa­

meux, le jour attendu depuis tant d’années,

le jour qui, dans la pensée de Mary, allait

faire d’elle la plus heureuse créature ou la

plonger dans un chagrin tel qu'elle n’en avait

jamais connu?

Elle serra dans sa besace son unique paire

de souliers, beaucoup trop précieuse pour

servir à faire une course de vingt-cinq milles,

et qu’elle comptait ne mettre qu'à l’entrée

de la ville.

Malgré l’heure matinale, Molly et Jacob

étaient debout l’un et l’autre pour veiller à

ce que Mary eût son déjeuner de lait chaud

et de pain, et pour faire avec elle leur culte

de famille, voulant implorer spécialement la

bénédiction de Dieu sur l’entreprise de leur

enfant et sur son voyage.



**EN ROUTE.**

**EN ROUTE**

**79**

Ainsi fortifiée et encouragée, Marie em­

brassa ses parents et partit aux premiers

rayons du soleil. Le souvenir de cette jour­

née devait rester gravé en traits ineffaçables

dans sa mémoire jusqu’à la dernière heure

de sa longue et utile carrière.

Elle se mit en route pleine d’entrain. Au

lieu d’aller très vite au début, — ce qui l’au­

rait fatiguée avant que le premier quart du

trajet fût effectué, — elle partit d’un pas

férme et régulier. Ses pieds nus foulaient

légèrement le soi; la tête haute, les yeux

brillants, les fraîches couleurs de la santé

sur ses joues hâlées, elle allait, allait tou­

jours, gentille et souriante, à travers la cam­

pagne, par cette belle matinée de printemps.

Jamais ce qui l’entourait n’avait paru à Mary

tel qu’elle le voyait ce jour-là, ce jour mé­

morable entre tous. La bonne vieille monta­

gne semblait abaisser vers elle un regard

protecteur. Le soleil lui-même, en montant

à.l’horizon, paraissait lui sourire. Le chant

de l’alouette s’élevait des vertes prairies

comme un hymne au Seigneur. Les lapins la

regardaient furtivement de dessous les feuil­

les sèches ou du bord de leurs trous, et

**80**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

même un écureuil, qui grimpait en hâte le

long d’un arbre, s’arrêta un instant comme s’il

eût voulu lui dire amicalement : « Bonjour,

Mary; bon succès! » Et les impressions de

la fillette étaient à l’unisson de ce qui l’en­

tourait, et- son cœur était plein de recon­

naissance pour le passé et d’espoir pour

l’avenir.

Laissons maintenant notre héroïne pour­

suivre bravement sa course vers Bala, et di­

sons quelques mots de l’homme excellent sur

qui reposaient ce jour-là toutes les espéran­

ces de Mary, et qui, par conséquent, devait

être à ses yeux le plus grand et le plus im­

portant personnage du monde.

Thomas Charles, de Bala, était un homme

fort influent et considéré dans le pays de

Galles ; c’est à lui qu’on devait l’idée et l’or­

ganisation de beaucoup d’œuvres en maints

endroits où il avait entrepris de lutter contre

l’ignorance et de remplacer les ténèbres par

la lumière. De là son surnom de « l’apôtre de

Bala ».

Il était alors âgé d’environ cinquante ans,

et avait passé vingt années de son existence

dans les parties les plus sauvages du pays de

**EN ROUTE**

**81**

Galles, prêchant la Parole de vie, fondant

des écoles, mettant sans réserve au service

du Maître les beaux et nombreux talents qui

lui avaient été accordés.

Il s’était donné à Dieu à l’âge de dix-huit

ans. Ses premiers efforts d’activité chrétienne

eurent pour objet son propre entourage. Il

réussit à faire établir dans sa famille le culte

domestique, et y exerça une influence d’au­

tant plus profonde qu’elle était douce et

tendre.

Son éducation, commencée à Garmarthen,

s’acheva à Oxford, où il trouva dans le révé­

rend John Newton un ami bienveillant et

sûr dont les conseils ne lui firent pas défaut

pendant ses années d’études. Une fois même,

paraît-il, il passa ses vacances chez cet homme

excellent.

Le révérend Thomas Charles fut plus tard

consacré ministre de l’Eglise anglicane ; mais

la courageuse fidélité de sa prédication sou­

leva contre lui la majorité des membres de

son troupeau, qui refusèrent de le recevoir ;

il sortit alors de l’Eglise anglicane et entra

dans l’Eglise méthodiste calviniste du pays

de Galles. Son œuvre la plus importante

**82**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

avait jusque là consisté dans la fondation

d’écoles du dimanche et d’écoles de semaine

dans le pays de Galles. L’organisation de

ces écoles, le choix des maîtres, les tournées

d’examens faisaient de la vie de M. Charles

une vie fort remplie. Mais à mesure qu’il tra­

vaillait, il pouvait constater que son travail

n’était pas vain auprès du Seigneur. En quel­

que lieu qu’il allât, apportant la « bonn'e

Nouvelle », prêchant par son exemple, dé­

pensant ses biens et ses forces au service de

Christ, les ténèbres se dissipaient pour faire

place à la vraie lumière. A l’ignorance et à

l’immoralité succédait la soif de connaissance

et de sainteté ; des terrains, jusque là durs

et incultes, produisaient en abondance des

fleurs et des fruits.

Tels étaient l’homme et son œuvre à l’épo­

que du voyage de Mary Jones à Bala.

Vers midi, Mary s’arrêta pour se reposer

et prendre un peu de la nourriture que sa

mère lui avait préparée. Elle s’assit non loin

de la route, sur une pente gazonnée, au pied

d’un arbre dont le feuillage naissant la pro­

tégeait contre les rayons du soleil, et reposa

ses pieds fatigués sur l’herbe fraîche et douce

**EN ROUTE**

**83**

qui formait autour d’elle comme un tapis de

velours. Elle ne tarda pas à découvrir un

ruisseau qui descendait de la montagne vers

la mer ; elle courut s’y désaltérer et y rafraî­

chit sa figure, ses mains et ses pieds ; après

quoi, elle se sentit toute restaurée.

Après une demi-heure de repos elle se leva,

remit sa besace sur son épaule et reprit sa

course.

La seconde partie du trajet, le long d’une

route poudreuse et sous un soleil ardent, fut

plus difficile que la première ; mais la petite

allait bravement son chemin, en dépit de ses

pieds écorchés, de sa tête brûlante et de la

lassitude qui la gagnait.

Le voyage s’acheva sans aucune aventure

même sans aucune rencontre, sauf celle d’un

bon paysan qui offrit à Mary un peu de lait ;

plus loin, une fillette qui, assise sur le seuil

d’une maison, mangeait son souper à la fraî­

cheur du soir, donna à Mary une portion de

son repas.

En arrivant à Bala, Mary suivit les in­

structions quelle avait reçues dé William

Huw, et alla droit à la maison de David Ed­

wards, prédicateur méthodiste très estimé.

**84**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

Celui-ci l’accueillit avec cordialité, lui de­

manda le motif de son long voyage, et finit

par lui dire que l’heure était trop avancée

pour voir M. Charles. qui avait l’habitude

de se lever de très grand matin. C’était son

secret pour trouver le temps de faire tant de

choses..

— Mais, ajouta le brave homme en voyant

le désappointement de sa petite visiteuse.

vous resterez ici cette nuit, et nous irons

trouver M. Charles demain matin, aussitôt

que je verrai de la lumière dans son cabinet

de travail. Vous aurez ainsi tout le temps de

lui faire votre demande et d’arriver chez

vous avant la nuit.

Mary accepta avec joie l’hospitalité qu'on

lui offrait, et, après un souper frugal, elle fut

conduite dans la chambrette où elle devait

passer la nuit. Après avoir récité un chapitre

de la Bible, elle pria, puis se mit au lit, fati­

guée de corps et d’esprit. Elle avait la con­

viction que ses efforts ne seraient pas vains,

mais que Celui qui l’avait conduite en sûreté

jusque là lui accorderait le désir de son cœur.

Et les voiles de la nuit enveloppèrent len­

tement l’humble demeure de ce fidèle chré­

**EN ROUTE 85**

tien, protégeant de leurs ombres ceux qui y

dormaient. Leur sommeil était paisible et leur

sécurité parfaite, parce que le Dieu du jour

et de la nuit veillait sur eux, le Dieu qu’ils

aimaient et en qui ils se confiaient, et ils se

savaient à l’abri « dans les bras éternels ».

CHAPITRE VII

**LARMES VICTORIEUSES**

Bala est maintenant une tranquille petite

ville, située sur les bords du lac du même

nom, au nord d’une riante vallée. Il y a un

siècle, la ville était plus calme encore. Le

paysage qui l’entoure offre un aspect paisible

et riant ; ce sont des collines plutôt que des

montagnes, mais très boisées et bien arro­

sées. Bala est le rendez-vous favori des

chasseurs et des pêcheurs. En somme, c’est

un lieu agréable, gai, où l’air est sain, mais

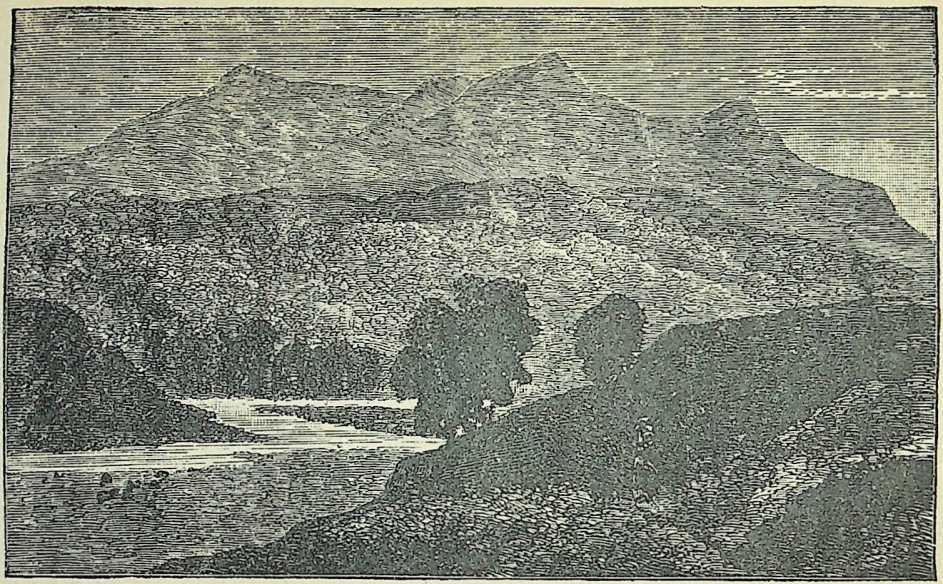
on n’y trouve pas l’imposante grandeur et la

beauté sauvage de beaucoup d’autres sites

du nord du pays de Galles.

Tel était l’endroit où les pieds fatigués de

notre petite héroïne l’avaient amenée le soir



le c.ADEK-iDRis (D’après un croquis «le feu William Coles, Esq.).

**LARMES VICTORIEUSES 89**

précédent; tel fut, pendant la plus grande

partie de sa vie, le lieu de résidence du

grand serviteur de Dieu, Thomas Charles.

Le profond sommeil de Mary ne fut inter­

rompu que lorsque son hôte frappa à sa porte

aux premières lueurs de l’aube.

— Réveillez-vous,Mary, ma fille; M. Char­

les sera bientôt à l’ouvrage. Le soleil va pa­

raître. Levez-vous!

Mary sauta à bas de son lit et se frotta les

yeux. Le voilà donc enfin, le moment si

longtemps attendu, et dans quelques minutes

elle va connaître Je résultat de sa longue

attente !

Le cœur lui battait bien fort pendant

qu’elle s’habillait; elle s’assit ensuite sur son

lit et récita le psaume XXIII. Les douces pa­

roles du Psalmiste furent les premières qui

lui vinrent à l’esprit, et pendant qu’elle se

disait : « L’Eternel est mon Berger; je n’au­

rai point de disette », elle se sentait réelle­

ment gardée et conduite par un berger rem­

pli d’amour pour elle.

Dès qu’elle fut prête, elle se dirigea, avec

David Edwards, vers la maison de M. Charles.

— Il y a de la lumière dans son cabinet,

7

**90 MARY JONES ET SA BIBLE**

dit le bon vieux prédicateur. Notre apôtre

est déjà au travail. Il n’y en a guère comme

lui, Mary. Le monde serait meilleur qu’il ne

l’est s’il renfermait beaucoup d’hommes de

sa trempe.

Mary ne répondit pas, mais elle tremblait

d’émotion au moment où David Edwards

frappa à la porte du cabinet. Il n’y eut pas

de réponse ; on entendit seulement un pas

résonner dans la chambre, puis la porte

s’ouvrit, et M. Charles était devant eux.

— Bonjour, ami Edwards. Qu’est-ce qui

vous amène de si bonne heure ? Entrez, en­

trez, dit M. Charles de cette voix cordiale et

sympathique qu’on connaissait si bien et

qu’on aimait tant.

Comme David Edwards entrait, M. Charles

remarqua l’enfant, qui se tenait derrière lui,

timide et tremblante, car son courage l’aban­

donnait.

Quelques mots d’explication furent rapide­

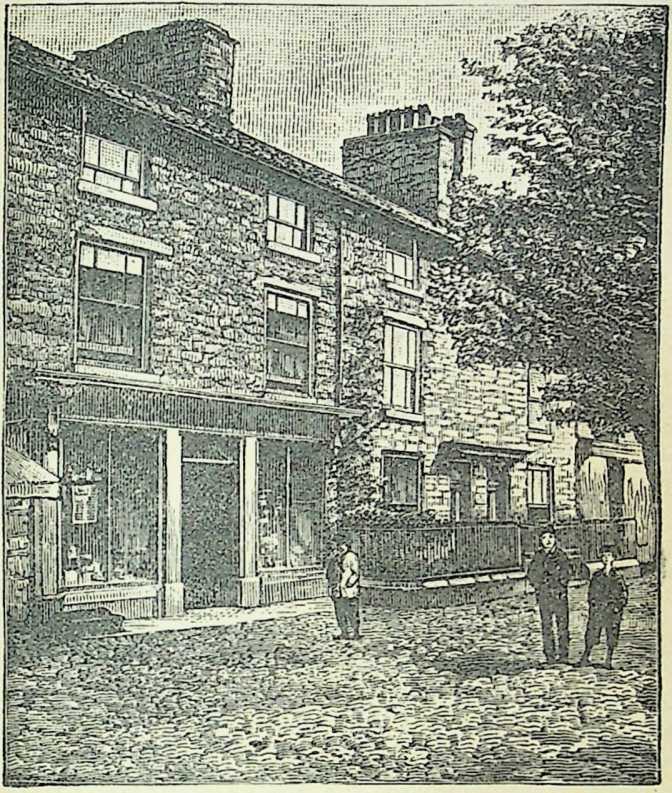
ment échangés entre le vieux prédicateur et

M. Charles, puis celui-ci invita Mary à entrer.

— Eh bien ! mon enfant, lui dit M. Char­

les, n’ayez pas peur, mais racontez-moi votre

histoire. Dites-moi d’où vous venez, comment



**LA MAISON l»E M. CHARLES, A BALA.**

**LARMES VICTORIEUSES**

**93**

vous vous appelez et ce qui vous amène ici.

Mary reprit courage et répondit à toutes

les questions de M. Charles. Sa voix, d’abord

tremblante, se raffermit à mesure qu’elle

avançait dans son récit. Elle parla de son

village et de ses parents, du désir qu’elle

avait depuis son enfance de posséder une

Bible, des longues années pendant lesquelles

elle avait mis de côté ses petits gains pour

acheter le précieux volume, et termina en

disant qu’elle avait enfin entre les mains la

somme nécessaire.

M. Charles lui posa alors quelques ques­

tions pour savoir jusqu’où allait sa connais­

sance des saintes Ecritures, et il fut charmé

de ses réponses intelligentes; il vit qu’elle

avait *étudié* le livre qu’elle aimait tant.

— Mais, dites-moi, comment êtes-vous

arrivée à connaître si bien la Bible, puisque

vous n’en possédez pas un exemplaire?

Mary raconta alors ses visites à la ferme,

et comment, grâce à l’obligeance du fermier

et de sa femme, elle avait pu apprendre ses

leçons pour l’école du dimanche et arriver à

savoir par cœur bien des portions des saintes

Ecritures.

**94**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

A mesure qu’elle parlait, M. Charles se

rendait mieux compte de ce qu’il avait fallu

de courage, de patience, d’énergie, de foi

pour traverser ces longues années d’attente,

et venir si loin chercher ce trésor ardem­

ment désiré ; mais, en même temps, son

expression devenait de plus en plus sérieuse,

et enfin, se tournant vers David Edwards, il

lui dit d’un ton triste :

— Je suis vraiment bien fâché que cette

chère enfant ait fait un tel voyage pour ache­

ter une Bible, quand je ne suis pas en me­

sure de lui en procurer une ! Les Bibles gal­

loises que j’ai reçues de Londres en dépôt

l’année dernière sont toutes vendues depuis

longtemps, et les quelques exemplaires qui

me restent sont promis à des amis que je ne

puis désappointer. Et malheureusement, la

Société qui jusqu’ici a envoyé des Bibles au

pays de Galles se refuse à en imprimer da­

vantage; je ne sais désormais où je m’adres­

serai.

Jusque là, Mary avait tenu fixés sur

M. Charles ses grands yeux pleins d’espoir

et de confiance ; mais pendant qu’il parlait à

David Edwards, elle remarqua son air triste

**LARMES VICTORIEUSES**

**95**

et se rendit compte peu à peu du sens des

paroles qu’il prononçait. La chambre où elle

était lui parut soudain s’obscurcir, et, se

laissant tomber sur une chaise, elle cacha

sa figure dans ses mains et éclata en sanglots.

Tout est donc fini, se disait-elle, tout a

été inutile ! les prières, la confiance, l’at­

tente, le travail, les économies de six lon­

gues années, le long voyage pieds nus, tout

cela inutile, au moment même où elle croyait

toucher au port tant désiré !

Et, dans l’excès de sa douleur, les paroles

du Psalmiste lui revinrent naturellement à l’es­

prit : « Dieu a-t-il oublié d’avoir compassion?

A-t-il, dans sa colère, retiré sa miséricorde? »

— C’est fini, c’est fini! tout est inutile!

Et sa pauvre petite tète, tout à l’heure si

droite, s’inclinait de plus en plus, et ses

mains, brunies par le soleil, endurcies par le

travail, ne pouvaient plus arrêter les larmes

brûlantes qui coulaient sur ses joues.

Pendant quelques instants, les sanglots de

Mary troublèrent seuls le silence; mais ces

sanglots avaient été pour le bon M. Charles

un appel irrésistible. Il se leva enfin, et, po­

sant une main sur la tête penchée de la

**96 MARY JONES ET SA BIBLE**

jeune fille, il lui dit d’une voix tremblante

d’émotion :

— Je vois, ma chère enfant, qu’il *faut* que

vous ayez une Bible, quelque difficile qu’il

me soit de vous en procurer une. Il m’est

absolument impossible de vous la refuser.

La réaction subite que ces mots produi­

sirent chez Mary fut si forte qu’elle ne put

parler; mais elle leva sur M. Charles des

yeux à la fois si pleins de larmes et si bril­

lants de joie, l’expression de son regard

disait si bien le bonheur inexprimable et

l’infinie reconnaissance de son cœur, que

M. Charles et David Edwards sentirent leurs

yeux se mouiller.

M. Charles ouvrit une armoire et en tira

une Bible. Posant alors de nouveau une

main sur la tête de Mary, il lui remit la

Bible et lui dit :

— Si vous êtes heureuse, ma chère enfant,

de recevoir ce saint Livre, je ne suis pas

moins heureux de pouvoir vous le donner.

Lisez-le souvent, méditez-le avec soin ; que

les paroles sacrées vous soient toujours pré­

sentes à l’esprit, et mettez en pratique les

enseignements de l’Evangile.

**LARMES VICTORIEUSES**

**97**

Et alors, tandis que Mary, dans l’excès de

sa joie et de sa gratitude, versait encore de

douces larmes, M. Charles dit au vieux pré­

dicateur :

— N’y a-t-il pas ici de quoi fondre le

cœur le plus dur? Cette enfant, si jeune, si

pauvre, si intelligente, si versée dans la

connaissance des Ecritures, forcée de venir

à pied de Llanfihangel à Bala pour chercher

une Bible ! Dès aujourd’hui, je ne me don­

nerai pas de répos que je n’aie trouvé le

moyen de subvenir à ce pressant besoin de

mon pays qui réclame à grands cris la Pa­

role de Dieu.

Une demi-heure plus tard, après avoir eu

sa part du déjeuner de David Edwards, Mary

se remit en route. Le temps était couvert,

mais elle ne s’en apercevait pas ; son cœur

était plein de soleil. Le vent soufflait avec

force, mais un grand calme remplissait son

âme, et ceux qui la rencontraient ne pou­

vaient qu’être frappés de son air épanoui,

tandis qu’elle se hâtait, la besace alourdie,

non plus jetée sur son épaule, mais précieu­

sement serrée contre sa poitrine. Le soleil

perça tout à coup les nuages, illuminant

**98 MARY JONES ET SA BIBLE**

toute la-campagne, et Mary continuait sa

course, son cœur plein de reconnaissance,

chantant avec l’alouette; sa voix joyeuse

adaptait à quelque vieille mélodie tantôt les

paroles d’un cantique, tantôt quelque pas­

sage de la sainte Ecriture qui lui venait tout

naturellement à l’esprit. L’après-midi arriva,

le soleil descendit à l’horizon enflammé, et

sa clarté glorieuse rappela à l’esprit de Mary

la demeure réservée aux enfants de Dieu, ce

ciel avec ses murs de jaspe, ses portes de

perle, ses rues pavées d’or pur, où il n’est

besoin ni de soleil ni de lune, parce que

Dieu lui-même en est la lumière.

Ce soir-là, Jacob et sa femme attendaient

Mary pour le souper. Qu’allait-elle rappor­

ter? Aurait-elle réussi? Avait-elle sa Bible?

Autant de questions que les parents anxieux'

se posaient, prêtant l’oreille aux moindres

bruits du dehors.

Leur attente ne fut pas longue. Un pas

léger qu’ils connaissaient bien se rapprocha

de la maison ; la porte s’ouvrit, et Mary

parut, fatiguée, couverte de poussière, mais

rayonnante de bonheur. Jacob ouvrit les

bras à sa fille chérie, et, la pressant sur son

**LARMES VICTORIEUSES**

**99**

cœur, il murmura à son oreille les paroles

du prophète :

— « Tout va-t-i] bien pour l’enfant? »

Et Mary répondit, d’un ton à la fois sé­

rieux et joyeux :

— « Tout va bien. »

Il n’est pas rare, surtout dans la jeunesse,

qu’un objet longtemps et passionnément dé­

siré, une fois obtenu, soit considéré avec plus

ou moins d’indifférence. Tel ne fut pas le cas

pour Mary Jones. La Bible, pour la possession

de laquelle elle avait travaillé, attendu, prié,

pleuré, lui devint chaque jour plus pré­

cieuse. La Parole du Seigneur n’était pas

seulement sur ses lèvres, mais dans son

cœur. Elle en apprenait chapitre après cha­

pitre, et la préparation des leçons de l’école

du dimanche devint sa plus grande jouis­

sance. Que le moniteur posât une question

à laquelle personne ne pouvait répondre,

Mary avait toujours la réponse prête, judi­

cieuse et intelligente ; et personne, à l’école

ou dans le village, ne pouvait citer comme

elle de mémoire, non seulement des chapi­

tres, mais des livres entiers de la Bible.

Ce n’est pas tout. S’il est bon et utile d’ai­

**100**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

mer, de lire et de méditer la Bible, ce n’est

pourtant pas là tout ce que demande Celui

qui a dit : « Si vous m’aimez, gardez mes

commandements. » La sérieuse étude que

Mary faisait de la Parole de Dieu ne l’em­

pêchait pas de s’acquitter mieux que jamais

de ses devoirs domestiques. Sa mère, qui

avait craint un moment que le vif désir de

Mary de s’instruire et de posséder une Bible

ne la détournât de ses fonctions de ména­

gère, fut agréablement surprise de voir se

produire l’effet tout opposé. Les saintes véri­

tés qui pénétraient l’àme de l’enfant étaient

la précieuse semence qui, tombant dans une

bonne terre, rapporte du fruit en abondance,

et plus la consécration de ce jeune cœur au

Seigneur était entière, plus aussi les moin­

dres devoirs de la vie quotidienne lui deve­

naient faciles, parce qu’ils étaient accomplis

*pour Lui.*

Peu de temps après la visite de Mary à

Bala, elle eut le grand plaisir de revoir l’ami

vénéré dont le souvenir devait toujours res­

ter lié, dans son esprit et dans son cœur, à la

pensée de sa chère Bible.

M. Charles, au cours de ses visites dans

**LARMES VICTORIEUSES**

**101**

les villages où il avait fondé des écoles, vint

à Abergynolwyn pour inspecter l’école placée

sous la direction de Lewis Williams, et pour

constater par des examens les progrès des

élèves. Parmi les figures éveillées qui l’entou­

raient, son œil observateur en eut bientôt

remarqué une qui l'intéressait entre toutes,

et pour cause. Son intérêt ne fit que s’ac­

croître lorsqu’il s’aperçut que cette élève seule

était en état de répondre aux questions les

plus difficiles, et que son intelligence n’était

surpassée que par l’humilité enfantine qui est'

la marque du vrai chrétien.

Nous pouvons affirmer, sans crainte de

nous tromper, que M. Charles ne perdit pas

cette occasion d’adresser quelques bonnes

paroles à sa jeune amie, et que Mary à son

tour les recueillit et s’en souvint pendant les

longues années et les vicissitudes multiples

de sa vie.

CHAPITRE VIII

**A** l’oeuvre

M. Charles avait été vivement impres­

sionné par Jes faits que nous venons de ra­

conter. L’histoire de Mary Jones et de ses

efforts de toute sorte pour acquérir une Bi­

ble lui était sans cesse présente à l’esprit.

Il songeait à l’ignorance de ses concitoyens,

privés de la Parole de Dieu, à la mort spi­

rituelle où ils étaient presque tous plongés.

Ses efforts contre la débauche et l’impiété

n’obtenaient qu’un succès relatif ; car le prin­

cipal remède à employer lui manquait. Aussi

n’est-il pas surprenant qu’il fût constamment

obsédé de cette pensée : « Que faut-il faire

pour pourvoir le pays de Galles de Bibles en

nombre suffisant? »

Dans le courant de l’hiver de 1802, M. Char­

**A L’ŒUVRE**

**103**

les vint à Londres, tout pénétré de cette pen­

sée, mais sans voir encore quelle suite il

pourrait y donner.

Gomme il y réfléchissait un matin, il se dit

que la meilleure chose à faire serait de fonder

une Société dont *le seul but* fût d’imprimer

et de répandre les Saintes Ecritures.

Il communiqua son idée à quelques amis,

membres de la Société des Traités religieux,

qui l’encouragèrent vivement. Invité par eux

à une séance de leur comité, il y plaida en

termes éloquents et chaleureux la cause du

pays de Galles ; il insista sur la déplorable

pénurie de Bibles qui y régnait, et raconta

l’histoire qui fait le sujet de ce petit livre, re­

courant ainsi au plus irrésistible des argu­

ments, celui que fournissent les faits.

Cet appel fut entendu. Un courant d’ar­

dente sympathie pour une population qui

avait à ce point faim et soif de la Parole de

Dieu s’établit dans l’assemblée. Les auditeurs

de-M. Charles furent vivement émus, et cette

émotion alla croissant jusqu’au moment où

l’un des secrétaires du comité, le révérend

Joseph Hughes, s’écria, dans un élan d’en­

thousiasme :

**104**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

—- Monsieur Charles, oui certes, on peut

fonder une Société ; mais si on peut la fonder

pour le pays de Galles, pourquoi pas aussi

pour le monde entier?

Ce généreux sentiment trouva de l’écho

dans bien des cœurs. On chargea M. Hughes

de rédiger une lettre invitant les chrétiens

de toutes dénominations et de tous pays à

s’unir pour fonder une Société qui aurait

exclusivement pour but la diffusion de la

Parole de Dieu sur toute la surface de la

terre.

Après deux années d’études et de prépara­

tifs, le mois de mars 1804 vit se constituer

la *Société biblique britannique et étrangère.*

Dès la première séance du comité, une somme

de 17.500 francs fut souscrite. M. Charles,

retenu par des occupations urgentes, n'as­

sistait malheureusement pas à cette séance ;

mais il en apprit le résultat avec une très

grande joie. Grâce à lui et à ses amis, les

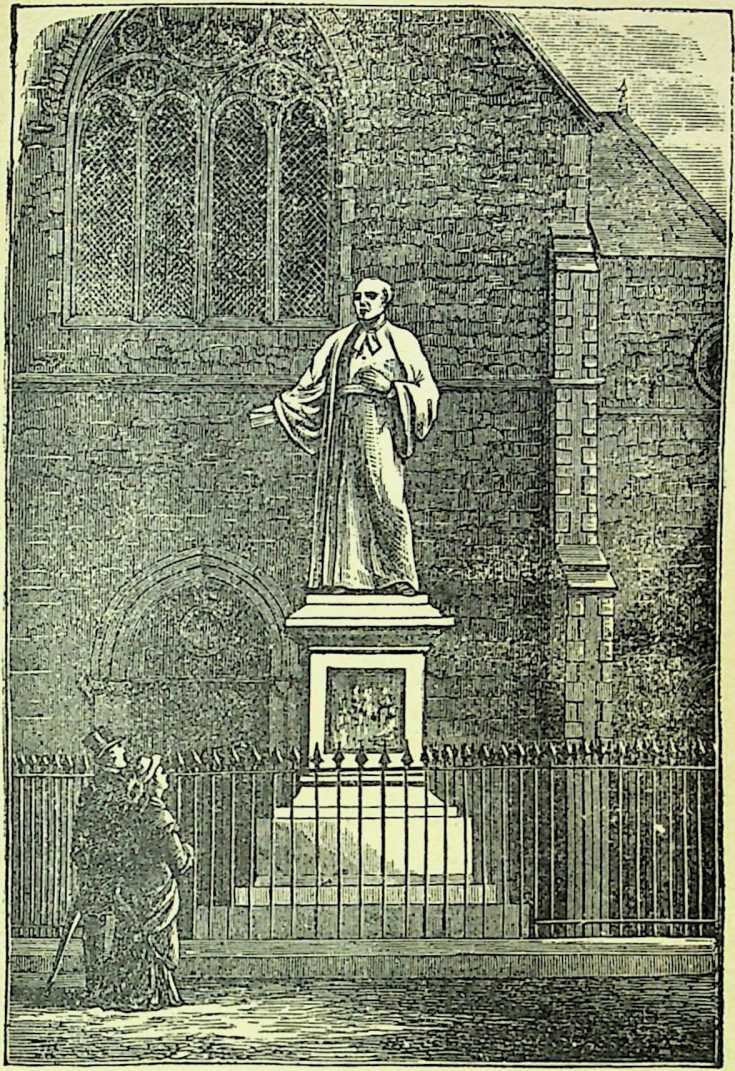
contributions du pays de Galles, provenant

des classes les plus humbles et les plus pau­

vres, s’élevèrent à 48.000 francs.

Ainsi, le point de départ de la Société bibli—

' que, son principe fondamental est le désir



**MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DE M. CHARLES, A BALA.**

8

**A L’ŒUVRE**

**107**

commun à tous les chrétiens, quel que soit

leur drapeau ecclésiastique, de servir Dieu et

de travailler à l’avancement de son règne en

répandant sa Parole dans le monde entier.

Le premier acte du Comité fut de voter

l’impression d’une Bible en gallois, à l’usage

des écoles du dimanche du pays de Galles.

A cette nouvelle, la joie et la reconnaissance

de M. Charles furent grandes; elles le furent

plus encore lorsqu’il reçut, en 1806, le pre­

mier envoi de ces Bibles.

Parmi les principaux fondateurs de la So­

ciété, parmi ceux qui contribuèrent le plus

à son développement et à son succès, il faut

citer le révérend John Owen, qui en fut l’un

des secrétaires, puis Steinkoff, Wilberforce,

Josiah Prat, et, dans le pays de Galles, le

Dr Warren, évêque de Bangor, et le Dr Bur-

gess, évêque de Saint-David. Quant à M. Char­

les, il ne cessa, jusqu’à sa mort, de témoi­

gner à cette œuvre, par un concours assidu,

son intérêt et sa sympathie.

Mais les travaux de la Société ne doivent

pas nous faire oublier notre amie Mary Jones,

qui déjà n’est plus une enfant.

Quand vint le moment où elle dut quitter

**108**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

l’école, elle se mit à tisser, comme ses pa­

rents. Sa Bible lui était plus chère que jamais,

et la nouvelle de la fondation de la Société

biblique, puis de l’arrivée à Bala d’une édi­

tion de Bibles galloises, lui causèrent une

vive joie. En même temps qu’elle tissait et

s’occupait de plus en plus des soins du mé­

nage, car sa mère n’avait plus sa.santé et ses

forces d’autrefois, Mary avait appris le mé­

tier de couturière; c’était une précieuse res­

source lorsqu’il fallait faire face à quelque

‘dépense extraordinaire ou imprévue. Les

clients ne manquaient pas, et bien que Mary

ne perdît jamais un moment, il lui arrivait

souvent de trouver la journée trop courte

pour ce qu’elle avait à faire.

Quant à Jacob, son asthme le tourmentait de

plus en plus ; il en souffrait beaucoup lorsque

revenait, l’hiver avec ses vents froids et ses

brouillards, mais, toujours patient et soumis,

il supportait cette épreuve pour l’amour du

Sauveur qui avait tant souffert pour lui.

De loin en loin, M. Charles venait à Aber-

gynolwyn et à Llanfihangel ; il avait soin,

dans ces occasions, de voir Mary Jones et de

la tenir au courant des progrès de la Société

**A L’ŒUVRE**

**109**

biblique à Londres, ce vaste Londres, ce

monde inconnu si loin du paisible petit vil­

lage où vivait Mary Jones. Pendant que, dans

la grande cité, l’arbre de vie croissait et se

développait, bien peu de gens se doutaient

que, pour en trouver les racines, il aurait

fallu aller les chercher dans un coin retiré du

pays de Galles ! C’est ainsi que Dieu emploie

sur la terre les puissants et les humbles, les

grands et les petits, l’or et le chaume, qu’il

se sert de tous, qu’il agit par tous et pour

tous. Dans l’exécution de son plan divin, il

invite ses créatures à travailler avec lui à

faire passer le monde entier des ténèbres à

sa merveilleuse lumière.

CHAPITRE IX

**TEL ENFANT, TEL HOMME**

Voici de nouveau notre héroïne de Llanfi-

hangel, mais elle n’est plus Mary Jones. Du

passé, il ne reste plus rien. Elle a épousé un

tisserand, Thomas Lewis, et demeure à Bryn-

crug, près de Towyn, à une courte distance

de Llanfihangel. Le changement de milieu et

de situation n’a pas modifié le caractère de

Mary ; l’automne n’a fait que mûrir les fruits

de l’été.

Mary n’aurait pas quitté ses parents aussi

longtemps qu’ils pouvaient avoir besoin d’elle;

si elle a épousé Thomas Lewis, c’est donc

que le vieux Jacob Jones et sa femme sont

entrés dans leur repos.

Mais à Bryncrug, entourée de son mari et

**TEL ENFANT, TEL HOMME 111**

de ses enfants, ayant le souci d'un ménage

dont elle portait seule la responsabilité, avec

de nouveaux devoirs et de nouvelles difficul­

tés, l’amour de Mary pour sa Bible grandis­

sait de jour en jour.

Bien des choses avaient changé autour

d’elle, mais le saint Livre était resté le même,

pénétrant toujours plus profondément dans

son cœur, et se révélant toujours plus clai­

rement à elle, par la puissance de l’Esprit

de Dieu, comme son guide le plus sûr et son

meilleur conseiller.

Si la vie de Mary avait été remplie à Llan-

fihangel, elle l’était bien plus encore à Bryn-

crug. Mais la décision et l’énergie dont elle

avait toujours fait preuve continuaient à se

montrer dans toute sa conduite. Elle voyait,

dans la plus humble tâche, un service à ac­

complir pour Christ, et, par sa fidélité au

devoir, elle exerçait une influence bénie sur

tous ceux qui se trouvaient en rapport avec

elle.

Que l’enfant d’une voisine eût besoin qu’on

lui expliquât la leçon à apprendre pour l’école

du dimanche, c’était à Mary qu’il s’adres­

sait; elle avait toujours du temps de reste

**112 MARY JONES ET SA BIBLE**

pour faire part aux autres des enseignements

qu’elle avait tant appréciés dans ses jeunes

années. Sa connaissance de la Bible était telle

qu’elle en donnait toujours des explications

simples, claires et à la portée de tons. Avait-

on besoin d’un conseil pour tailler une robe

ou pour soigner une ruche d’abeilles, Mary

était encore l’autorité la plus compétente, en

même temps que la plus serviable des voi­

sines.

C’est ainsi-qu’à Bryncrug elle gagnait l’af­

fection et la confiance de chacun, rendant

honorable aux yeux de tous la religion du

Dieu Sauveur.

Nous avons fait allusion à son savoir-faire

dans l’élève des abeilles: elle y réussissait à

merveille, et ses nombreuses ruches lui rap­

portaient de bons profits. On aurait dit qu’elle

avait sur les abeilles le même pouvoir de

sympathique attraction qu’elle exerçait sur

ses semblables. Toujours est-il qu’aucune tête

couronnée ne reçoit de ses sujets un accueil

plus empressé et plus enthousiaste que celui

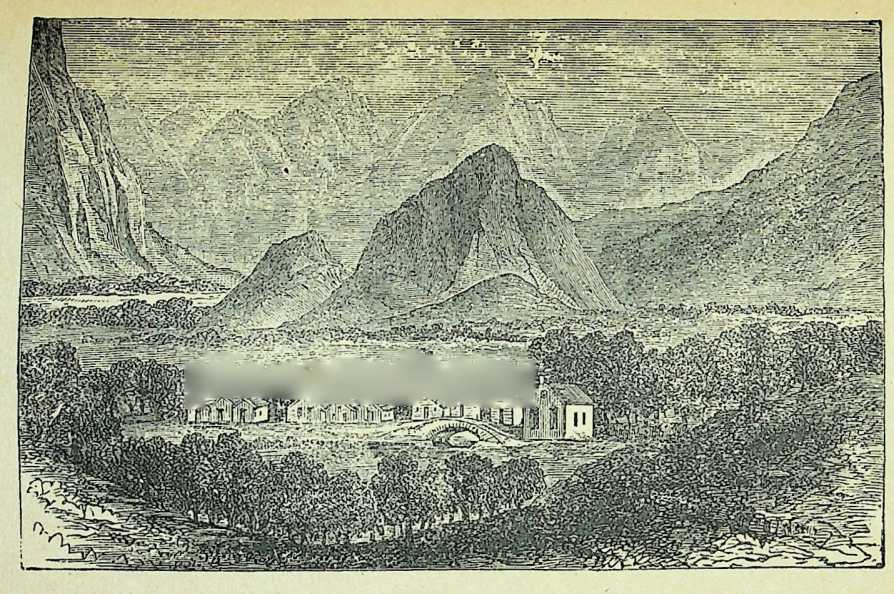
que faisaient à Mary ces actives petites ou­

vrières, chaque fois qu’elle s’approchait des

ruches. L’air s’assombrissait alors d’essaims

gSMSOÉSÉW

**BKYNCRUG.**



**TEL ENFANT, TEL HOMME 115**

pressés; les abeilles se posaient sur elle par

centaines, la couvrant de la tête aux pieds,

mais sans jamais faire mine de la piquer.

Elle les prenait quelquefois par poignées,

comme s’il se fût agi de mouches, mais avec

précaution pour ne pas les blesser. Il y avait

comme un accord tacite entre Mary et ses

abeilles ; on eût dit que celles-ci étaient heu­

reuses et fières de travailler, elles aussi, à

l’œuvre de Dieu dans le monde ; car Mary

répartissait ses gains comme suit : L’argent

qui lui revenait de la vente du miel était

consacré aux besoins de la famille et du mé­

nage, mais tout ce que rapportait la vente

de la cire était partagé entre les diverses so­

ciétés religieuses que Mary, en dépit de sa

pauvreté, était heureuse de soutenir.

C’était d’abord, naturellement, la Société

biblique britannique et étrangère. Mary n’était

jamais plus heureuse que lorsqu’elle se trou­

vait avoir amassé une somme relativement

forte, pour faire répandre dans le monde la

Parole de Dieu. Elle s’intéressait beaucoup

aussi à la Société des Missions en pays

païens, et elle s’imposait pour la cause de

1 Evangile bien des sacrifices restés ignorés.

**116**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

Lorsqu'on 1854, une collecte fut faite à

Bryncrug pour le fonds spécial destiné à en­

voyer en Chine un million de Nouveaux Tes­

taments chinois (1), on trouva dans la bourse

une pièce de 10 schellings soigneusement

attachée entre deux pence; c’était le don de

Mary, la pite d’une servante dévouée et gé­

néreuse, remplie d’amour pour Dieu et de

sympathie pour les besoins spirituels de ses

semblables.

Un jour, Mary était assise'sur le seuil de

sa porte lorsqu’une voisine, Betsy Davis,

s’approcha d’elle- :

— Bonjour, Mary, pourriez-vous me don­

ner un moment cet après-midi? J’ai une robe

à arranger pour mon aînée et je ne sais

comment m’y prendre; j’ai pensé que vous

seriez assez bonne pour me le montrer.

— Volontiers, répondit Mary. Tous mes

enfants sont à l’école, et mon mari est à

(1) Le 19 septembre 1853, à l’occasion du Jubilé de l’année

suivante, le Comité décida de faire un appel spécial au pu­

blic pour imprimer et envoyer en Chine un million de Nou­

veaux Testaments chinois. Une somme de 400.000 francs

était jugée nécessaire à l’exécution de ce plan; plus de

700.000 francs étaient déjà souscrits en février 1854, et les

dons affluaient toujours. *(Note du Traducteur.)*

**TEL ENFANT, TEL HOMME 117**

Towyn : je puis donc disposer d’une heure

ou deux. Montrez-moi votre ouvrage, Betsy.

Betsy étala le vêtement sur les genoux de

Mary, qui vit d’un coup d’œil ce qu’il y avait

à faire.

— Ce n’est ni bien difficile ni bien long,

dit-elle en riant. Défaites cet ourlet, Betsy,

et je vous le rebâtirai avec des épingles ;

vous gagnerez ainsi de quoi allonger votre

robe, et je crois avoir du fil de la couleur

qu’il vous faut. Je vais vous montrer com­

ment je raccommode les robes de ma petite

Mary quand elle les déchire, — ce qui lui

arrive souvent en jouant avec ses frères. —

Vous ne trouverez plus ensuite la place de

la reprise.

Les deux femmes travaillaient depuis un

moment, lorsque Betsy rompit le silence :

— Vous devriez bie'n, Mary, me révéler

votre secret pour vous tirer d’affaire comme

vous le faites. Vous ne pouvez pas être ri­

che, puisque votre mari est tisserand comme

le mien et comme presque tout le monde ici,

et néanmoins vous ne faites pas de dettes,

vous paraissez avoir de quoi suffire à vos

besoins, et meme — ceci, je l’avoue, me

**118 MARY JONES ET SA BIBLE**

dépasse et me semble tout à fait inexplicable

— il vous reste encore de l’argent à donner !

— Ce n’est pourtant pas bien difficile à

comprendre, répondit Mary en souriant. Si,

avec un peu d’attention et de renoncement,

nous pouvons économiser quelque chose pour

l’œuvre de Dieu, n’est-ce pas la plus grande

joie que nous puissions nous procurer?

— C’est très bien en théorie, répliqua

Betsy; mais, moi, je n’ai jamais rien à don­

ner, et cependant, ayant moins d’enfants que

vous, je dépense aussi moins.

— Eh bien ! voici, ma chère Betsy, reprit

Mary ; nous nous demandons — par « nous »

j’entends mon mari, mes enfants, moi, nous

tous, enfin — de quoi pourrions-nous bien

nous passer? Chacun renonce à quelque fan­

taisie, et voilà autant d’argent de gagné. Nous

mettons cet argent dans une boîte que nous

appelons le trésor, et, chaque fois que nous

y ajoutons quelque chose, nous pensons à la

veuve qui mit sa pite dans le tronc du tem­

ple et aux paroles d’approbation que le Sau­

veur prononça à ce propos.

— Mais enfin, à quoi donc pouvez-vous re­

noncer? poursuivit Betsy, non sans quelque

**TEL ENFANT, TEL HOMME 119**

vivacité. Il me semble que nous autres, pau­

vres gens, ne possédons que le strict néces­

saire ; il faut pourtant manger, boire et nous

vêtir ?

— Ce qui n’empêche pas, si vous voulez

bien y réfléchir, qu’il y a des bagatelles qui

ne sont pas absolument nécessaires, encore

qu’elles soient agréables, répondit Mary.

Ainsi, tenez : Thomas avait l’habitude de

fumer une pipe tous les soirs. Un jour que

nous examinions ce que nous pourrions faire

pour l’amour du Sauveur, il me dit : « Eh

bien ! ma femme, je renoncerai à ma pipe du

soir. » Je vous assure, Betsy, que les larmes

m’en vinrent aux yeux, car je savais quel sa­

crifice mon mari faisait là. Puis vint notre

fils aîné qui dit : « J’ai encore cette boîte

dont mon patron m’a fait cadeau à Noël, et

je la donne. » Notre Sally renonça à un ru­

ban neuf que je lui avais promis pour son

chapeau ; elle nettoya et repassa le vieux, et

le porta avec plus de plaisir que s’il eût été

neuf. Quant au petit Banny, il passa une

journée entière à ramasser des branches sè­

ches dans le bois, ce qui lui valut deux sous,

qu’il donna pour sa part.

**120**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

— Et vous ? demanda Betsy, visiblement

intéressée par ce qu’elle entendait.

— Oh ! moi, j’ai la cire de mes abeilles;

ce que j’en retire va dans le trésor, avec ce

que j’y puis ajouter. Et— entendez bien ceci,

Betsy — nous n’avons *jamais* été dans le cas

de regretter ce que nous avions donné à Dieu.

Il nous le rend au centuple en bonheur et

en contentement d’esprit tels que Lui seul

sait les donner.

— Je le crois sans peine, dit Betsy, car je

ne vous entends jamais vous plaindre, et ja­

mais je ne vous vois de mauvaise humeur

ou mécontents comme les autres, et comme

je le suis moi-même trop souvent. Eh bien !

Mary, je veux essayer de votre système, quoi

qu’il doive m’en coûter au début, puisque

je ne suis pas accoutumée à ce genre d’éco­

nomies.

— J ’en ai pris l’habitude dès mon enfance,

dit Mary, en mettant de côté les sous et les

centimes pour acheter une Bible. Pendant

six ans j’ai amassé tous mes petits profits, et

l’habitude s’est trouvée prise.

— Et vous avez fini par avoir votre

Bible?

**TEL ENFANT, TEL HOMME 121**

— Sans doute, et la voici, dit Mary, qui

avait été chercher le précieux volume, qu’elle

mit entre les mains de sa visiteuse.

Betsy le regarda, le retourna dans tous les

sens et dit en le rendant :

— Je crois, Mary, que c’est en partie à

cette Bible que vous devez d’être si différente

de ce que nous sommes. Vous l’avez si bien

lue, étudiée et apprise, que vos pensées, vos

paroles et votre vie entière en sont pleines.

Mary leva sur son amie des yeux remplis

de larmes de joie et lui dit d’une voix mal

assurée :

— Chère Betsy, n’y eût-il qu’un peu de

vérité dans vos paroles, je remercierais Dieu

de ce que, dans sa grande miséricorde et

dans son amour, il me permet, à moi, pau­

vre, faible et ignorante comme je le suis, de

rendre témoignage à sa gloire et à la puis­

sance de sa sainte Parole.

9

CHAPITRE X

**SES OEUVRES LA SUIVENT**

Notre histoire touche *à* sa fin. Mary est

maintenant une vieille femme., velue à l’an­

cienne mode du pays de Galles. Voyez-la.

D’une main, elle s’appuie sur son bâton ; de

l’autre, elle tient serrée contre sa poitrine sa

chère Bible, sa fidèle compagne durant tant

d’années.

Nous connaissons peu cette dernière par­

tie de son existence, les épreuves et les joies

qu’il plut à Dieu de lui dispenser. Nous sa­

vons qu’elle eut huit enfants, dont elle vit

mourir plusieurs, et qu’elle survécut à son

mari. Un de ses fils, croyons-nous, habite

maintenant l’Amérique.

L’affliction des enfants de Dieu n’est ja-



**LA VIEILLE MARY JONES.**

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**125**

mais sans espérance. Cette fidèle servante du

Seigneur acceptait de son Maître la souf­

france aussi bien que le bonheur : ses cha­

grins étaient sans amertume, les larmes

qu’elle versa sur les tombes de ses bien-ai-

més n’étaient pas des larmes de désespoir.

Si le dépérissement de «l’homme extérieur»

lui avait enlevé la grâce et l’éclat de la jeu­

nesse, du moins sa consécration à Jésus-

Christ, sa soumission à la volonté de Dieu

étaient restées les mêmes.

Le temps, en la séparant de ceux qu’elle

aimait sur la terre, n’avait pu la séparer de

l’amour de Jésus, ni diminuer son attache­

ment à .cette Parole du Seigneur « qui de­

meure éternellement ». Elle aimait sa Bible

plus encore qu’autrefois, parce qu’elle la

comprenait mieux, parce qu’elle avait main­

tes et maintes fois éprouvé que la Bible est

*la vérité.*

. Aussi, lorsque Dieu la rappela, lorsqu’elle

entendit la voix qu’elle connaissait et qu’elle

aimait depuis son enfance lui dire : « Monte

plus haut ! » n’éprouva-t-elle aucune crainte ;

confiante dans la bonté et dans la miséri­

corde de Dieu, qui l’avaient suivie tous les

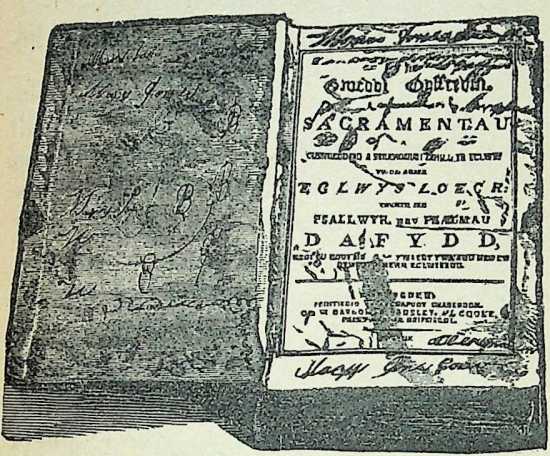
**SES ŒUVRES LA SUIVENT 127**

On l’ensevelit dans le petit cimetière de

Bryncrug, où une inscription rappelle l’in­

fluence qu’elle exerça et la part modeste,

mais importante, qu’elle prit à la fondation



**SPÉCIMEN DE BIBLE.**

de la Société biblique britannique et étran­

gère.

C’est la vue d’un vieux chêne majestueux

qui nous révèle la puissance cachée en germe

dans le gland; de même, pour apprécier

justement l’importance de l’histoire qu’on

vient de lire, il faut embrasser d’un rapide

**128 MARY JONES ET SA BIBLE**

coup d’œil les résultats du travail de la So­

ciété en question.

L’idée de sa fondation s’empara sur-le-

champ et fortement de l’esprit public en An­

gleterre. On en peut juger par le rapide ac­

croissement de son budget. De 17.275 francs,

au début, il monta, la onzième année, à

2 millions, la cinquante et unième à 3 mil­

lions 725.000 francs, et atteignit enfin, en

1882, en recettes et en dépenses, le chiffre

de 5 millions 700.000 francs.

Pendant les trois premières années, la

Société mit en circulation 81.000 Bibles et

Nouveaux Testaments ; en 1881, le nombre

des volumes sortis de ses dépôts s’est élevé à

2.938.000.

En 1804, année de la fondation de la So­

ciété, la Bible existait en cinquante langues.

Depuis lors, des traductions ont été faites et

publiées en deux cent cinquante langues ou

dialectes.

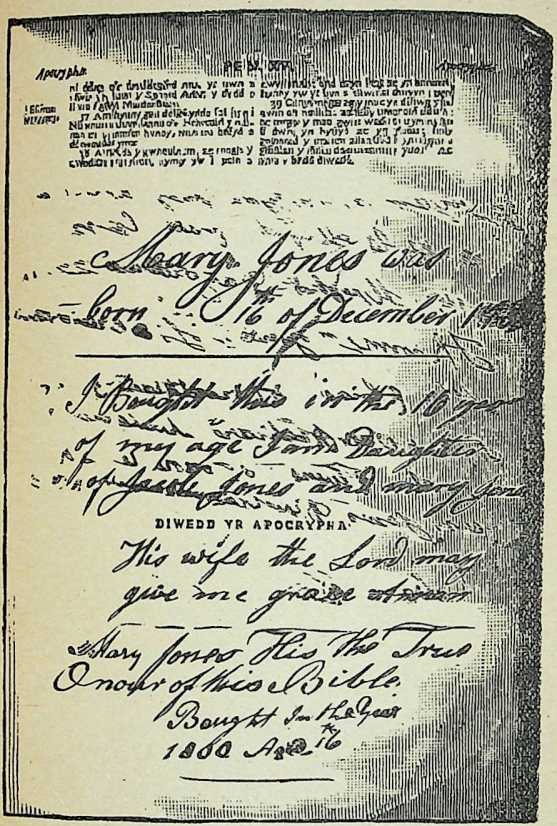
Mais de tels chiffres sont trop élevés pour

parler clairement à l’imagination; elle s'y

perd. Mieux vaut examiner comment la So­

ciété procède dans ses opérations.

Lorsque le comité reçoit d’un lieu inconnu



**FAC-SIMILÉ D’INSCRIPTION SUR LA BIBLE**

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**131**

une demande de livres, il ouvre aussitôt une

enquête. Les renseignements les plus précis

et les plus sûrs sont fournis par les mission­

naires à l’œuvre dans le pays d’où part la

demande. Ce sont aussi les missionnaires

qui sont le mieux qualifiés pour traduire la

Bible, difficile mais noble travail, devant

lequel ils ne reculent jamais. La traduction

terminée, la Société l’imprime à ses frais, et

expédie en franchise de port autant d’exem­

plaires qu’on en réclame.

Les insulaires des mers du Sud, par exem­

ple, ont manifesté une joie et une reconnais­

sance vraiment touchantes en recevant des

envois de ce genre- ; ils s’inscrivaient bien

des mois à l’avance pour avoir une Bible

qu’ils payaient volontiers cinq et même dix

francs, donnant par là la preuve la moins

équivoque de leur sincère désir de posséder

la Parole de Dieu.

Il est souvent arrivé, comme à Madagas­

car, que l’orage de la persécution menaçât

de tout détruire; mais l’orage passait, la

persécution s’arrêtait, et l’Evangile continuait

à pénétrer au cœur même du paganisme. Ici,

c’était un livre tout entier, là un chapitre.

**132 MARY JONES ET SA BIBLE**

ailleurs un seul verset qui devenaient, entre

les mains du Seigneur, comme autant de

prédicateurs, muets mais éloquents !

Tandis que les martyrs succombaient au

ser ioe de leur Maître, et que les survivants

pouvaient s’écr ier avec Elisée : « Malheur à

moi! Je suis laissé seul, et ils cherchent ma

vie pour la détruire! » les Bibles, silencieux

messagers, passaient de main en main, l’œu­

vre se poursuivait, et le royaume de Dieu

venait, non pas avec éclat, mais avec une

tranquille et irrésistible puissance, apportant

l’ordre dans le chaos et la lumière dans les

ténèbres.

En certains pays — la Russie, par exem­

ple — où la présence de missionnaires n’est

pas tolérée, la Bible est bien reçue par le peu­

ple. Quelques faits se rapportant à la der­

nière guerre russe le prouvent avec évidence.

Un agent de la Société biblique, résidant à

Varsovie, avait l’habitude de visiter les am­

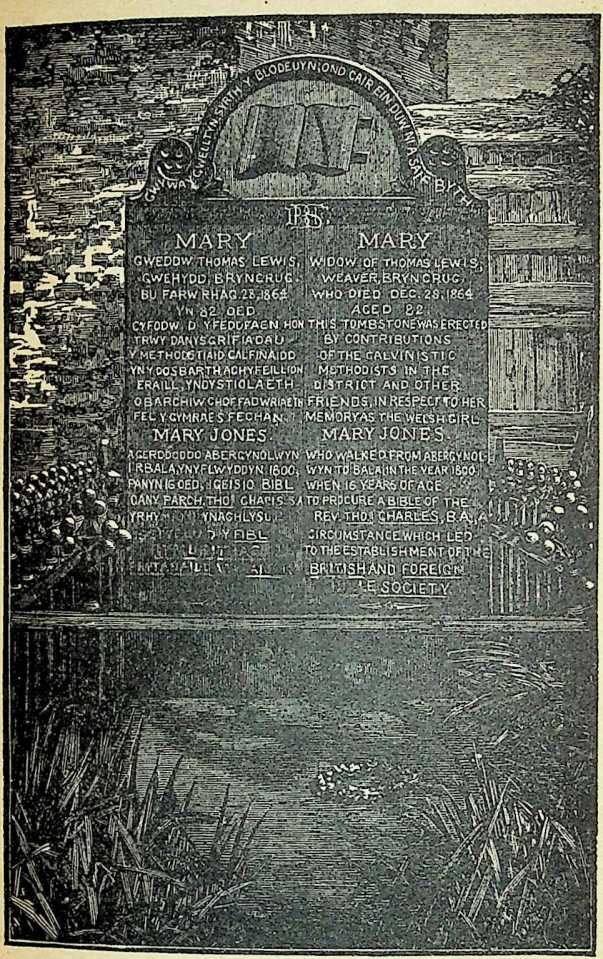
bulances, accompagné de ses filles, et leur

arrivée était partout saluée par des transports

de joie. « Nous avons souvent vu », écrit-il,

« des soldats assis sur le rebord d’une fenê­

tre, guettant notre approche, et, du plus



**TOMBEAU DE MARY JONES**

**SES ŒUVRES LA SUIVENT 135**

loin qu’ils nous apercevaient, nous faisant

des signes d’amitié. Dès notre entrée dans

l’ambulance, nous étions assaillis par les

hommes qui n’avaient pas encore reçu de

Bibles. Les mourants eux-mêmes, incon­

scients en apparence de tout ce qui les en­

tourait, faisaient un dernier effort pour ten­

dre la main et recevoir un exemplaire des

saintes Ecritures. Lorsque nos filles se pen­

chaient sur eux pour leur demander s’ils

désiraient qu’elles leur lussent quelques ver­

sets, un sourire illuminait leurs traits contrac­

tés, et ils murmuraient : « Oui, ma sœur,

lisez et laissez-nous ensuite le livre en souve­

nir, pour le cas oû nous guéririons. »

Pendant cette guerre, les colporteurs de la

Société ont suivi l’armée sur les champs de

bataille; ils ont vendu environ quinze mille

volumes à des soldats qui les envoyaient

chez eux aux parents bien-aimés qu’ils pou­

vaient ne jamais revoir. A la célèbre foire

de Nijni-Novgorod, où tout le commerce de

la Russie se donne rendez-vous, la Société

a une baraque près de la maison du gou­

verneur, et y vend en moyenne dix mille vo­

lumes.

**136**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

Voici une nouvelle preuve de la puissance

de la Bible et de l’influence qu’elle exerce

même sans aucun concours humain.

Un habitant d’une petite ville des rives de

l’Adriatique dut quitter sa demeure et se

fixer à Naples. Là, il fut amené par un pas­

teur vaudois à la connaissance de la vérité ;

il la reçut dans son cœur et devint membre

de l’église de ce pasteur. Etabli plus tard à

Florence, il envoya à un ami resté au village

une Bible accompagnée d’une lettre renfer­

mant ces mots : « Ce livre a fait du bien à

mon âme ; lisez-le, et il fera aussi du bien à

la vôtre. » Le conseil fut suivi, et le livre

fut en si grande bénédiction à celui qui

l’avait reçu, qu’il réunit ses amis et ses pa­

rents pour le lire avec eux. L’opposition et

même les persécutions ne lui manquèrent

pas; mais il ne se laissa pas ébranler.- Les

réunions continuèrent, et il se forma un pe­

tit noyau de gens ayant reçu l’Evangile dans

leur cœur et prêts à faire profession de leur

foi, quoi qu’il dût leur en coûter. Le pasteur

de Naples, appelé à leur donner la sainte

Cène, décrit ainsi ses impressions : « J’ai

reçu au milieu de ces amis un encourage­

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**137**

ment comme les serviteurs de Dieu en reçoi­

vent rarement, compensant, et au delà, les

travaux et les peines de toute une vie. Ils

m’attendaient avec impatience, et leur pre­

mière question fut : « Nous participerons

cette fois au repas du Seigneur, n’est-ce pas,

monsieur? » Je leur représentai de mon

mieux tout le sérieux de cette cérémonie ;

mais mes observations ne servaient qu’à ren­

dre leur désir plus vif.

Pendant plusieurs jours, nous eûmes de

fréquents entretiens sur ce sujet, et, lorsque

je crus le moment venu, je les soumis à un

petit examen pour juger de leur connaissance

des choses de Dieu. Trente d’entre eux me

donnèrent la plus entière satisfaction. Nous

célébrâmes la sainte Cène avec une émotion

profonde. Pendant la dernière prière, plu­

sieurs sanglotaient, et tous avaient les lar­

mes aux yeux. Le service terminé, un des

communiants se leva et dit : « Je ne sais ni

lire ni écrire, mais, par la grâce de Dieu, je

sais que j’étais aveugle et que maintenant je

vois (1). »

(1) On pourrait relever bien des faits analogues dans

10

**138 MARY JONES ET SA BIBLE**

Nardini, colporteur à Padoue, raconte ce

qui suit :

« Ayant appris que dans un village près

de Vicence un repasseur était mort après

avoir rendu témoignage à l’Evangile, je me

rendis sur les lieux pour me renseigner exac­

tement. Cet homme s’appelait Batista; il

n’était pas marié et vivait avec ses frères. Il

avait été converti uniquement par la lecture

d’une Bible qu’un colporteur de passage lui

avait vendue. Avant sa conversion, survenue

en 1872, c’était un homme sans principes et

un incrédule ; mais il fut transformé, et il

pressait tous ceux qu’il rencontrait de rece­

voir l’Evangile. Le soir, surtout en hiver, et

le dimanche, il invitait ses amis à se joindre

à lui pour lire la Bible et s’entretenir des

grandes vérités qu’elle enseigne. Batista mou­

rut au mois de juillet 1877, à l’âge de qua­

rante ans, ayant sa Bible sous son oreiller. Sa

vie et sa mort produisirent une impression

profonde sur ses voisins, et sa mémoire est

bénie dans son village. Il n’avait jamais eu

l’histoire du colportage en France. Voy. ci-après, l’Ap­

pendice, p. 147. *(Note du Traducteur.)*

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**139**

l’occasion d’entrer dans un temple, et n’avait

jamais vu de pasteur.

Le colportage est un moyen si puissant de

propager les saintes Ecritures, qu’il ne sera

pas hors de propos d’en dire ici quelques

mots.

Chacun sait qu’un colporteur est un homme

qui porte sa marchandise sur son dos ; mais

on peut dire du colportage de la Bible que c’est

une création de la Société biblique, et que

l’œuvre du colporteur, pour être moins rele­

vée aux yeux du monde que celle du mission­

naire, n’est ni moins glorieuse ni moins utile.

Un de ces ouvriers a vendu dans les Pays-

Bas, dans l’espace de quarante ans, 139,000

exemplaires des Saintes Ecritures. Lorsqu’il

fut couché sur son lit de mort, sa chambre

se remplissait de visiteurs avides d’entendre

le témoignage que rendait à la vérité ce brave

vieux chrétien, et de constater que, jusqu’à

la fin, sa foi dans la Parole de Dieu, qu’il

avait tant travaillé à faire connaître, demeu­

rait ferme.

L’œuvre du colporteur, personne d’autre

que lui ne pourrait la faire. Il apporte la

Bible dans des localités éloignées des grands

**140 •**

**MARY JONES ET SA BIBLE**

centres, à des populations clairsemées, igno­

rantes et souvent grossières, qui ne reçoivent

presque aucune impression du dehors. En

Norvège, par exemple, beaucoup de chau­

mières sont éloignées de tout village de qua­

rante à cinquante milles, et leurs habitants

ne verraient *jamais* les saintes Ecritures sans

ces hommes dévoués qui vont par monts et

par vaux, dans tous les replis de la campa­

gne, portant avec eux la Parole de vie.

Il arrive souvent que les colporteurs, par

quelques simples mots d’explication, triom­

phent de l’indifférence et de l’hostilité de

gens qu’ils décident à acheter la Bible et à

écouter la vérité. S’ils sont de vrais et fidèles

chrétiens, aimant la Parole de Dieu, le seul

témoignage que les colporteurs rendent au

bien qu’elle leur a fait à eux-mêmes prouve

ce qu’elle peut faire pour d’autres. S’ils sont,

en outre, intelligents et connaissant bien la

Bible, ils éveillent l’attention des gens super­

ficiels ou les consciences endormies, par la

citation de quelque passage faite à propos.

Voici , un exemple qui prouve que le col­

porteur peut être autre chose qu’un simple

marchand de livres. Nous citons textuelle-

**SES ŒUVRES LA SUIVENT 141**

ment le rapport d’un colporteur allemand.

« Un jour, après le repas de midi, j’en­

trai dans la maison d’un menuisier. Je le

trouvai faisant sa sieste, et mon premier

mouvement fut de ne pas le déranger. Mais

je ne me sentais pas la conscience tranquille,

et, après un moment d’hésitation, j’allai droit

à lui et le réveillai en lui disant :

» — Voulez-vous acheter une Bible?

» — Je suis catholique, murmura-t-il, et

je n’ai pas besoin de Bible.

» Sur quoi il se retourna pour reprendre

son somme.

» — Vous dites cela, lui répondis-je, mais

Dieu dit : « Réveille-toi, toi qui dors, et te

relève d’entre les morts, et Christ t’éclai­

rera. »

» Réveillé tout à fait, mon homme s’assit

sur son lit.

» — Je vous ai réveillé avec intention, lui

dis-je, sans m’inquiéter de savoir si cela

vous serait agréable ou non ; de même, Dieu

veut, par sa Parole, vous réveiller de votre

sommeil spirituel.

» — Mais il nous est défendu de lire ce

livre, dit-il.

**142 MARY JONES ET SA BIBLE**

» — De quel droit un homme vous dé­

fend-il ce que Dieu vous ordonne? Plutôt

obéir à Dieu qu’aux hommes.

» Il ne répondit pas d’abord, puis il me dit :

» — Un fait que j’avais oublié depuis long­

temps me revient en mémoire. Il y a vingt-

cinq ans, je travaillais à la journée à Ham­

bourg. Mon camarade de chambre avait l’ha­

bitude de lire sa Bible chaque soir, et il me

disait précisément ce que vous venez de me

dire : qu’il fallait obéir à Dieu plutôt qu’aux

hommes. Il me semble encore entendre sa

voix, et peut-être avez-vous été envoyé pour

raviver ce souvenir avant qu’il soit trop tard.

Eh bien ! oui, je lirai la Bible. La mort peut

être proche. Pas plus tard que l’autre jour,

je suis tombé d’une échelle et c’est miracle

que je ne me sois pas tué; il se peut que

Dieu ait voulu m’épargner pour me donner

le temps de me réveiller comme vous m’avez

engagé à le faire.

» Disant cela, il acheta une Bible en ex­

primant son4regret de ne pas l’avoir fait plus

tôt. »

Un colporteur en Bohême rapporte cet au-

re fait bien remarquable.

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**143**

A la fin d’une longue journée, il rentrait

tout découragé de n’avoir rien vendu. De tout

le village, il ne restait plus qu’un pâté de

maisons qu’il n’eût pas visité, et il ne se

souciait pas d’y aller parce qu’il savait qu’une

de ces maisons était habitée par un ennemi

déclaré de la Bible. Cependant sa résolution

de n’y pas aller le troublait. Il n’ignorait pas

que le devoir du colporteur est de pénétrer

*partout,* et il se rappelait cette parole : « Voici,

je me tiens à la porte et je frappe! » C’était

aussi ce qu’il avait à faire, et il n’y faillirait

pas. — « Allons ! cœur tremblant! courage et

frappe ! » se dit-il à lui-même; « que sais-tu

de ce qu’il en résultera? »

11 prit courage, alla droit à la porte redou­

tée, frappa, et lorsque le maître vint en per­

sonne lui ouvrir, il ne trouva pas autre chose

à dire que ces mots : « Voici, je me tiens à

la porte, et je frappe ! »

L’individu à qui s’adressaient ces paroles

demeura comme stupéfait, et le colporteur

ajouta :

— Je ne suis pas un marchand comme un

autre; c’est Jésus lui-même qui se tient au­

jourd’hui à la porte de votre cœur. Vous pou-

**144 MARY JONES ET SA BIBLE**

vez bien me repousser, mais ne le repous­

sez pas, Lui. Croyez seulement en sa Parole ;

]ë vous l’apporte, il ne vous mettra pas

dehors.

Le colporteur s’arrêta, comme effrayé de

sa hardiesse ; mais ne reçut pas un mot de

réponse.

Cet homme tant redouté à qui il parlait

appela sa femme et sa fille :

— Il ne faut pas laisser partir ce brave

homme, leur dit-il ; il soupera avec nous.

Introduit dans la maison, le colporteur fut

écouté avec une attention soutenue pendant

qu’il exprimait librement tout ce qu’il avait

dans le cœur. Et plus tard, quand vint le

moment de s’asseoir autour de la table pour

le repas, on lui demanda de rendre grâces.

Ce n’est pas ici le Heu de raconter l’œuvre

accomplie en Angleterre par la Société. Les

hôpitaux, les asiles de toutes sortes reçoivent

d'elle des dons considérables. De nombreu­

ses sociétés auxiliaires se groupent autour

de la Société mère, chacune d’elles formant

un nouveau centre d’activité et d’union chré­

tienne.

Disons, à propos d’union chrétienne dans

**SES ŒUVRES LA SUIVENT**

**145**

une œuvre commune , qu’un des grands

bienfaits de la Société biblique est d'offrir

un champ d’activité dans lequel les chrétiens

de tout rang et de toutes dénominations ec­

clésiastiques se rencontrent et se tendent la

main. Quelles que soient les divergences

d'opinions sur les points secondaires, les

croyants peuvent travailler *ensemble* à ren­

dre honorable la Parole de Dieu et à la ré­

pandre dans le monde. C'est le plus beau té­

moignage qui puisse être rendu à l’union

réelle et profonde des chrétiens. Heureux,

trois fois heureux ceux qui travaillent à la

manifester de cette manière ! Nous ne parlons

pas seulement de ceux que Dieu met en posi­

tion de donner largement ou de servir les

intérêts de la Société par des moyens qui ne

sont pas à la portée de chacun. Que per­

sonne ne dise que ce qu’il peut donner n'est

qu'une goutte d'eau dans l’Océan, et, par

conséquent, sans valeur. Les grands fleuves

n’existeraient pas sans les petits ruisseaux.

Pas une goutte d'eau n'est perdue, ni inutile ;

elles concourent toutes à former un ensem­

ble d’une valeur infinie.

Et maintenant, chers amis, jeunes et

**146 MARY JONES ET SA BIBLE**

vieux, si la lecture de ces pages a réveillé

dans vos cœurs plus d’ambition pour la

gloire du maître, plus de renoncement H

vous-mêmes et plus d’ardeur au service de

Christ, plus d'amour pour la Parole de Dieu

et plus de zèle pour ta répandre, — alors,

cette simple histoire de la pauvre fille du pays

de Galles et de sa Bible n’aura pas été écrite

en vain.

TABLE DES MATIÈRES

**Préface des éditeurs** 7

CHAPITRE PREMIER.

Au pied «le la montagne. 11

CHAPITRE H.

La seule chose nécessaire 22

CHAPITRE III.

Des ténèbres à la lumière 32

CHAPITRE IV

Obstacle surmonté 47

CHAPITRE V

Fidèle dans les petites choses 60

CHAPITRE VI.

En route 73

CHAPITRE VII.

Larmes victorieuses 86

**152**

**TABLE DES MATIERES**

**CHAPITRE VIII.**

**A l’œuvre** 102

**CHAPITRE IX.**

**Tel enfant, tel homme 110**

**CHAPITRE X.**

**Ses œuvres la suivent. . .** 122

**Appendice** 147

SCIP-PARIS